

LA RAZA LATINA

PERIODICO INTERNACIONAL

Se publica en Madrid dos veces al mes, en francés, italiano, portugués y español

COLABORADORES

Abad y Aparicio (Hilario).
About (Edmond), journaliste, littérateur français
Alcala Galiano (Antonio).
Bathie, ex-ministre de l'instruction publique en France.
Benavides (Antonio).
Campoamor (Ramon).
Camús (Alfredo Adolfo).
Cánovas del Castillo (Antonio).
Carrasosa (Pedro).
Castelar (Emilio).
Castro y Serrano (José).

Corfberz de Medolheing (A), président de la société des bibliothèques populaires en France.
Dupanloup, évêque d'Orléans, membre de l'Académie française et de l'Assemblée nationale
Fanet (Paul), professeur d'histoire de la philosophie, à la Sorbonne de Paris
Favre (Jules), membre de l'Académie française et de l'Assemblée nationale
Frank (A), professeur du Droit des gens (Sorbonne)
Gambetta (Léon), membre de l'Assemblée nationale
Girardin, de publiciste français.
Giraud, Académie des sciences Paris
Hauleville de,

Hartzenbuch (Juan Eugenio).
Hugo, (Victor), poète français
Hurtado (Antonio).
Laboulaye, professeur d'histoire et de législation comparée, collège de France
Lhoest, écrivain belge.
Lopez Serrano (Juan).
Martin (Meliton).
Molins (Marqués de).
Moraita (Miguel).
Nieto (José Moreno).
Nuñez de Arce (Gaspar).
Parieu de, membre de l'Académie

Patin, Secrétaire général de l'Académie française
Rodríguez Sobrino (Matias).
Rodríguez Rubi (Tomás).
Rykens, directeur du collège épiscopal de Boormande (Limbourg Hollandais)
Sandeau, de l'Académie française
Torres Muñoz y Luna (Ramon).
Valera (Juan).
Valero y Soto (Juan).
Valero Tornos (Alvaro).
Villemesant de

Fundador y Director: D. Juan Valero de Tornos

AVERTISSEMENT

Les événements politiques qui viennent de s'accomplir à Madrid nous ont mis dans l'impossibilité matérielle de faire paraître le 1^{er} Janvier ce premier numéro; par suite de l'émotion profonde qui régnait, dans nos ateliers et dans nos bureaux, depuis quelques jours.

Nous prions donc nos lecteurs d'excuser ce retard ainsi que les inexactitudes de détail qui auraient pu nous échapper.

Notre prochain numéro contiendra le récit exact, au point de vue historique, des diverses phases des dits événements.

SOMMAIRE

INTRODUCTION, par Don Juan Valero de Tornos, ex-député aux Cortés, docteur en Droit.— DISCOURS SUR LES RACES par Don Antonio Cánovas del Castillo, de l'Académie espagnole ex-député aux Cortés, ex-ministre, président de l'Athénée espagnol.— LA RACE LATINE, par Don Juan Lopez Serrano, docteur en Droit.— Avis divers.— DE L'INTERET DE L'ITALIE DE S'UNIR AUX RACES LATINES par Mr. Jules Favre de l'Académie Française, ex-membre du gouvernement, de la défense nationale, membre de l'Assemblée.— FORMATION ET CARACTERE DE LA NATIONALITE PORTUGAISE, par Don Juan Alcalá Galiano, docteur en Droit, ex-consul d'Espagne en Portugal.— PHILOSOPHIE DU SENS COMMUN, par Meliton Martin.

SUMARIO

INTRODUCCION, por D. Juan Valero de Tornos.— PARTE EDITORIAL.— DISCURSO SOBRE LAS RAZAS, por el Excelentísimo Sr. D. Antonio Cánovas del Castillo.— LA RAZA LATINA, por D. Juan Lopez Serrano.— SUELTOS.— COLABORACION.— DEL INTERES QUE TIENE ITALIA DE UNIRSE A LAS RAZAS LATINAS, por Julio Favre.— FORMACION Y CARACTERES DE LA NACIONALIDAD PORTUGUESA, por D. Antonio Alcalá Galiano (hijo).— FILOSOFIA DEL SENTIDO COMUN, por Don Meliton Martin.

A NOS LECTEURS

Le technicisme de la philosophie allemande qui en empêche la vulgarisation plus encore que sa profondeur; l'indifférence propre à la politique utilitaire; la consternation produite en Europe par la dernière guerre dont les phases se sont développées au mépris et en violation flagrante du droit des gens; l'apathie de la race latine, telles sont les causes sous l'empire desquelles cette race a laissé sans protestation se reproduire l'affirmation de la prétendue supériorité de la race germanique, et, qui plus est, son exégèse.

L'indolence est propre au génie; l'activité est le lot de la médiocrité; autrement je ne m'expliquerais pas comment, la race latine comptant dans son sein tant d'hommes supérieurs, je sois le promoteur de la publication de cette revue. Aussi bien, je manquerais à un devoir sacré si je ne donnais un témoignage public de gratitude aux publicistes qui, de toutes les nations de l'Europe, ont répondu à mon appel, pour élever, comme le dit l'un des plus illustres, un boulevard d'intelligence à la défense de notre race latine, la race qui occupe le poste d'honneur de l'histoire, la première qui a embras-

sé la foi; celle qui a la gloire d'avoir servi d'initiatrice à la civilisation moderne, par ses artistes, par ses poètes, par ses orateurs, ses philosophes et ses guerriers. Nulle autre ne la égale par ses découvertes dans toutes les sphères de l'activité de l'esprit, par son initiative à aborder les problèmes les plus ardues de l'humanité. N'est ce pas elle, enfin, qui a été l'éducatrice de la race germanique qui lui dispute aujourd'hui avec tant d'orgueil le sceptre et la couronne de l'empire de l'intelligence? elle est dans l'actualité la civilisatrice de la race slave qui, peut être, s'apprête à la venger, et dont, en tous cas, le dessein est de tout soumettre à sa suprématie dans un avenir prochain, comme il est facile de s'en convaincre en observant son attitude dans chacune des convulsions du monde moderne.

D'autres publicistes de plus de mérite et de plus d'autorité démontreront, dans le cours de cette publication, qu'il n'est ni juste ni logique de reconnaître à la race germanique les qualités que ses enfants lui supposent; ils démontreront également la convenance de l'étroite union des peuples latins.

Quant à moi que la bonté de mes associés a placé à la tête de **La Race Latine**, je dois faire la déclaration que la revue n'excitera pas les passions politiques entre des peuples frères. Nous traiterons les questions dans la région élevée et sereine du Droit, avec le ferme propos de ne jamais nous faire l'écho des détails de la politique passionnée.

Défenseurs des intérêts d'une race, les colonnes de notre journal seront ouvertes à la majeure partie des écrivains du monde latin nos collaborateurs; laissant à chacun la liberté de ses manifestations sans engager notre solidarité.

Dans les manifestations qui lui seront propres, la Revue **La Race Latine** sera catholique, remplissant sa mission sous les auspices d'une loi historique.

En effet, toutes les fois qu'il a paru dans le monde un colosse menaçant de détruire l'équilibre des nationalités, l'instinct de la conservation a provoqué la formation d'une coalition pour lui résister. Dans l'actualité, c'est l'empire Teutonique qui se présente avec d'immenses forces matérielles dont la France a déjà eu à souffrir; de là dans l'Europe latine une autre tendance à se grouper pour la défense, des intérêts communs, laquelle, prenant comme trait d'union *le principe catholique* forme une ligue contre l'ambition germanique.

Cette Revue, comptant pour collaborateurs effectifs la majeure partie des notabilités européennes; s'adressant à un public de plus de soixante millions d'habitants; ne laissant rien à désirer sous le rapport typographique, cette Revue, dis-je, sera l'interprète fidèle du sentiment d'union commun aux peuples latins. Elle réunirait toutes les conditions, si son fondateur-Directeur n'avait à demander pardon à ses illustres lecteurs de son obscurité dans les lettres et dans la politique; il compte sur leur indulgence, en raison des qualités de la publication.

Je ne puis ni ne dois terminer ces lignes sans témoigner publiquement ma reconnaissance et celle de l'entreprise aux gouvernements de France, de Belgique, de Portugal et d'Espagne, qui, pénétrés de l'importance et de l'impartialité de ce journal, ont fait tant pour épargner des entraves. Je commettrais un acte de noire ingratitude si je ne constatais combien a contribué à la formation de cette entreprise mon cher ami le distingué typographe, Don Juan Aguado, qui a tout mis à notre disposition, sa notable intelligence ses relations à l'étranger, ainsi que l'immense matériel d'imprimerie de l'important établissement qui porte son nom. Nous lui devons que la Revue **La Race Latine**, imprimée en quatre langues, soit à la hauteur des meilleurs œuvres typographiques.

JUAN VALERO DE TORNOS.



A NUESTROS LECTORES

El tecnicismo rebuscado, más que la profundidad científica de la filosofía alemana, el éxito de una política utilitaria y descreída, y el resultado de la última guerra, que con asombro en su desarrollo; y con escándalo y desprecio del derecho de gentes en sus consecuencias, ha presenciado la Europa del último tercio del siglo XIX; han sido móviles para que la natural indolencia de la raza latina, haya tolerado que se repita sin correctivo, la aseveración falsa que sostiene, no solo la supremacía de la raza germánica, sino la justicia de esta supremacía.

Es la indolencia atributo del mérito, y la actividad compañera del poco valer, y solo así se explica que, contando la raza latina entre sus hijos tantos y tan esclarecidos hombres superiores, haya sido iniciador de la publicación de esta Revista el autor de estas líneas, que creería faltar á un deber sagrado si no hiciese público testimonio de gratitud, á los escritores latinos de todos los países que han respondido á su llamamiento para hacer, como dice uno de los más distinguidos, un baluarte de ingenio en defensa de nuestra raza latina que es la raza *Princeps* de la historia, que fué la primera cristiana por San Pablo, que ha sido la iniciadora gloriosa de la moderna civilización, por sus artistas y sus poetas, por sus oradores y sus filósofos, por sus guerreros y sus descubridores en todas las esferas de la actividad del espíritu, por su soberana iniciativa en todos los problemas más arduos de la humana vida, por haber sido en fin la maestra de la raza germánica, que hoy le disputa con tanto orgullo el cetro y la corona del imperio de la inteligencia, por ser hoy mismo la civilizadora de esa otra raza slava, que se dispone á vengarla tal vez, pero con propósito no remoto de avasallarla todo, como es fácil observar en cada convulsión del mundo moderno.

Otros escritores con más autoridad y de más mérito, se encargarán de demostrar en el curso de esta publicación que no es justo ni lógico el adornar á la raza germana de las cualidades que la suponen sus hijos, y probarán también la conveniencia pública y científica de la estrecha unión de los pueblos latinos.

Yo, colocado por la bondad de la empresa, al frente de **La Raza Latina**, debo hoy únicamente hacer constar que esta Revista no viene á envenenar más de lo que están las pasiones políticas de los pueblos hermanos; y que examinando todas las cuestiones en la serena región del derecho, nunca hemos de entrar en las pequeñeces relativas de la política palpitante.

Defensores de los intereses de una raza, han de tener cabida en las columnas de nuestra Revista, las opiniones de la mayor parte de los primeros escritores del mundo latino, que forman nuestra colaboración; y por consecuencia, y tratándose de tan eminentes publicistas, nosotros no podemos hacer más que dejar á cada cual la libertad completa de su inteligencia, sin hacernos solidarios de sus opiniones en todos los casos.

En su parte editorial será **La Raza Latina**, una Revista católica cuyo principal objeto se cumplirá, realizándose una eterna Ley histórica.

Efectivamente, siempre que ha aparecido en el mundo un coloso de fuerza que ha amenazado destruir el equilibrio de las nacionalidades, obedeciendo á las relaciones necesarias que se derivan de la naturaleza de las cosas, se ha formado una coalición para combatirla. Hoy se presenta el Imperio Teutónico con inmensa fuerza material y con condiciones absorbentes que la Francia ha tenido ya ocasión de observar, y en la Europa latina nace, en virtud de esa ley á que antes hemos aludido, el deseo de agruparse en nombre de los intereses de raza, y apoyándose en el principio católico, formar una liga para oponerse á las corrientes que la fuerza y la ambición de la raza germana pudieran llegar á establecer.

Este sentimiento colectivo de los pueblos latinos, viene á estar representado en la publicación de esta Revista; que cuenta entre sus colaboradores *efectivos* á la mayor parte de las notabilidades europeas, que se dirige á un público de más de sesenta millones de habitantes, que en la parte material no dejaría nada que desear, y que únicamente como las obras humanas no pueden ser completas, tendrá de malo la insignificancia literaria y política de su fundador y director, que los ilustrados lectores de la misma, sabrán dispensar en gracia á otras condiciones que adornan la publicación.

No puedo ni debo concluir estas líneas, sin dar público testimonio de mi profunda gratitud y de la gratitud de la empresa á los gobiernos de Francia, Bélgica, Portugal y España, que comprendiendo la importante y desapasionada misión de este periódico tanto han hecho para evitar trabas en la realización del pensamiento, y como fuera ingratitud notoria el prescindir de él; debo también hacer constar cuanto han contribuido á la realización de esta empresa, los esfuerzos de mi querido amigo el distinguido tipógrafo español D. Juan Aguado que con su inteligencia, sus relaciones en el extranjero, y los poderosos elementos materiales con que cuenta su antigua y acreditada casa, ha logrado que **La Raza Latina**, impresa en España en tres idiomas extranjeros, no desmerezca en nada de las mejores obras tipográficas de cada país.

JUAN VALERO DE TORNOS.

PARTE EDITORIAL

Publicamos hoy en nuestra parte editorial un trabajo de uno de nuestros más respetables amigos y distinguidos colaboradores de esta Revista. El discurso, que en Noviembre de 1870, pronunció en el Ateneo de Madrid el Excmo. Sr. D. Antonio Cánovas del Castillo, no solo es un estudio concienzudo y erudito como todos los suyos, sino que, dada la época en que se hizo, se revela en él un espíritu profético, que demuestra el gran conocimiento que de la historia y de la ciencia del derecho político tiene nuestro respetable amigo y distinguido estadista.

Treinta y cinco años há que, desde el lugar que hoy ocupo sin merecimientos, abrió un poeta insigne las puertas de este establecimiento literario y científico, hijo de las instituciones representativas de 1820, y cual ellas suspenso, ántes de mucho, por el absolutismo triunfante.

Ninguna de las risueñas esperanzas que una tal asociación de ciudadanos, libremente constituida, con el fin de promover la general cultura, debía despertar y despertó entonces, ha quedado, por cierto, burlada. El Ateneo de Madrid que, tras del duque de Rivas, cuenta en el número de sus presidentes hombres tales como Martínez de la Rosa, Alcalá Galiano, Pacheco, Pidal, ó Donoso Cortés, y profesores como Lista, Mora Estébanez Calderón ó Pastor Díaz (por no mentar más que los que no viven), ha sido, en períodos varios, sin duda alguna, el más vivo foco de luz de la sociedad española. Permitida sea esta verdad, si algo de jactancia hay en ella, á quien no tiene parte alguna en tamaña gloria, ni con proclamarla enaltece á uno ú otro sistema ó partido en especial, sino á todos juntamente. Por grande que entre los socios fuera la divergencia de opiniones, nunca han faltado aquí benignos jueces para los que hacían sus primeras armas, ni para los ejercitados paladines seguro campo. Tal razón tiene el hecho de que ninguna escuela haya dejado de reñir en este palenque singulares combates; por eso mismo ha llenado año tras año estos bancos la atenta multitud que aún los honra, y no es otra la causa, en suma, de que sean registro exacto nuestros anales del movimiento intelectual de una época entera. Habrá de seguro quien prefiera el período de 1835 á 1838; tampoco faltará quien guarde afición al de 1840 á 1844; estos estimarán más el de 1851 á 1854; aquellos el de 1856 á 1868; pero nadie que haya frecuentado las cátedras ó los salones de este establecimiento podrá menos de celebrar, sobre todo, su tolerancia y libertad, no interrumpidas, mediante las cuales ha logrado cumplir hasta ahora cuanto se propusieron sus fundadores.

Al dirigiros hoy la palabra, después de muchos años de silencio en esta cátedra (donde necesité también y obtuve un día generosa indulgencia) lo que más poderosamente desea, por tanto, mi ánimo, es que, durante el breve plazo de mi presidencia, sea en este punto el Ateneo lo que ha sido. Porque á la verdad, señores, que la utilidad de esta libre enseñanza, así como la de meditar concienzudamente y sin pasión ni desmayo, sobre las ideas ó los hechos, jamás fueron para nosotros, para España, para la humanidad toda, más grandes. Sea cualquiera la variedad de juicios en otras cosas, pareceme que no ha de hallar oposición este aserto. ¿Qué mucho, pues, que no solo á mí, sino á todos por igual, nos complazca la idea de que, ya que la política militante esté prudentemente apartada de su instituto, pueda no ser ahora extraño el Ateneo, como nunca lo ha sido, al trabajo intelectual, que primero prepara ó dirige, y enmienda ó anula luego los acontecimientos? ¿Ni qué mucho, tampoco que esos hábitos de libertad y tolerancia, milagrosamente puestos á salvo de las frecuentes revoluciones y reacciones contemporáneas, queramos y procuremos hoy guardarlos con mayor esmero que nunca, si cabe á fin de que este antiguo foco de luz continúe ardiendo, durante la noche lóbrega en que estamos?

Bien puede ser que cometa yo muchos errores en este discurso, y la responsabilidad será mía sola en tal caso, que no del Ateneo, el cual dispensará probablemente á mis palabras la benévola acogida que á todas presta, sin prohibirlas por eso, como no ha de prohibir las de ningún otro de los socios que en los días sucesivos ocupe esta cátedra. Quizá comience á errar por la elección del asunto, sobre el cual me proponga discurrir esta noche; pero debo deciros, señores, que no he podido contemplar con los ojos de mi razón el momento histórico en que reanudamos nuestras periódicas tareas, sin que se me figure imposible guardar silencio acerca de los extraordinarios sucesos en que tiene su atención fija el mundo: sucesos, si para todos graves, singularmente importantes para los que nacidos en estas regiones meridionales y occidentales de Europa, formamos parte de los pueblos hasta aquí privilegiados, que por haber dado carta de naturaleza á la cultura greco-romana, de ordinario se llaman y llamaré yo mismo latinos.

Vano empeño fuera volver desdeñosamente las espaldas, en la enseñanza, ó el estudio en los periódicos, ó los libros, ni en otra alguna de las esferas donde ejercita su actividad el humano espíritu, á esta preocupación, de nadie ausente, ya por reflexión, ya por instinto. ¿Y dónde, señores, dejarán de experimentarse más ó menos, y ántes ó después, las consecuencias de cosas tales como las que vamos viendo? ¿En qué nación culta, ó qué escuela científica podrá ya prescindirse, ni al obrar, ni al pensar de ciertos hechos, destinados á servir de faros en la historia, como por ejemplo sirven la caída de Constantinopla, ó la paz de Westphalia? Y sobre todo, ¿cuál es ya de las naciones latinas la que no presienta, ó conozca y confiese, que está pasando actualmente por uno de los más críticos períodos de su existencia? ¿Podrá serlo la Francia de Luis XIV y del primer Bonaparte, casi sometida por armas, á la voluntad de una potencia vecina? ¿Serálo la Italia, ocupada en borrar con sus propias manos aquel raro privilegio de poseer una ciudad universal, que por serlo pudo pretender y ha alcanzado largos siglos, ser cabeza ó centro de mucha y buena parte de los pueblos cultos? ¿Ni cómo había de serlo España, que con su valiente mano paró un día la corriente, ya impetuosa,

de las ideas y de los intereses, ahora triunfantes, conservando en Alemania esa rama católica que allá florece todavía, como una esperanza, aislando y salvando del incendio protestante la Bélgica, donde el Sumo Pastor romano posee aún su mejor rebaño, guardándole a Viena la dignidad imperial, casi ya ilusoria hoy en día, y hasta su independencia misma, no poco amenazada, tres siglos hace; librando a la ciudad donde tiene su necesario centro y cabeza la fé católica, de las garras de turcos y herejes; conquistando, en fin, para repartirla entre toda la gente latina, la supremacía moral y política, que ha retenido aquella hasta los últimos meses, con las hazañas inmortales de Muhlberg y Nordlingen? No por cierto, no puede serlo tampoco España, que después de perder su alto lugar en el mundo, por la desproporcion misma de sus fuerzas con tan grandes propósitos, debe hoy saber, que lo que desde los cimientos se está desplomando, es la fábrica universal, que no digo ahora si para mal ó para bien, labró con españoles brazos Carlos V.

La verdad es, señores, que lo mejor de nuestros anales, va á ser de aquí adelante historia antigua. Durante el largo período histórico que al parecer termina, tuvieron tal y tan noble intervencion en todo nuestros antepasados, que bien cabe temer, que no la alcancen parecida en el que ahora comienza sus nietos; y sea cualquiera nuestra predileccion por las cosas nuevas, ¿por qué hemos de mirar con indiferencia el fin de las que tanto nos habian costado? Quedamos, además, nosotros mismos, aunque desaparezcan las más grandes de nuestras obras históricas: quedamos nosotros que, á la postre podremos quizá ser lo que queramos, pero no podemos ser, desde hoy, cuanto queremos: queda la España, criada, mal que nos pese (si ya no nos pesa), en los alcázares que caen, bajo cuyos escombros va quedando sepultada cuanta hacienda heredó de sus mayores, sin haber acertado á formar aún nuevos capitales, ó nuevos elementos de grandeza. No estaria bien, por consiguiente, que observásemos sin emocion lo que pasa.

Y dejando á un lado las naciones: ¿cuál por otra parte, de las ciencias modernas, en especial de aquellas que cultiva con preferencia el Ateneo, podrá cerrar buenamente los oídos al estrépito de tamaños acontecimientos?

No lo será, por cierto, la filosofía que, basada en el estudio atento de la conciencia del hombre, la encuentra mejor iluminada que en los tiempos normales, en estos de excitacion y decaimiento, que acompañan á las grandes catástrofes. Tampoco lo será la historia, puesto que su base étnica y geográfica está cambiando de asiento, y en estas singularísimas ocasiones es cuando mejor se interpretan, aclaran y verifican sus constantes leyes. Todavía menos han de serlo la sociología en general, ni en particular la política, hoy que vemos, no ya solo caído, sino desacreditado el ideal social é individual, por más de medio siglo imperante en los pueblos latinos, y otra vez en tela de juicio, sin que baste ninguna imprecacion á impedirlo, la realidad práctica de unos principios que, de 1789 acá, pasaban casi por dogmas, desde el Paso de Calais ó las riberas del Rhin hasta el Mediterráneo. Por lo que toca al derecho de gentes ó al canónico, basta nombrarlos para afirmar otro tanto. ¿Mas á qué cansaros, señores, con una enumeracion inútil? Para ninguna, en suma, de las ciencias morales pueden pasar inadvertidos los sucesos presentes; y si tal ó cual de ellas sigue tranquilo curso ahora, tambien llegará día en que experimente su influjo: no de otro modo, que en horas de sol claro suelen rebosar los arroyos pavorosamente crecidos con las mismas tormentas que ántes cruzaron por encima, sin rizar siquiera su superficie. Seria preciso para que nos hiciésemos sordos á cuanto sucede, que ningún espíritu animase el cuerpo de nuestra enseñanza; que no la fundáramos, cual toda especulacion ó accion racional se funda, en nociones previas; que renunciáramos, por último, á la divina inspiracion que, no menos que la poesía, necesita la ciencia en sus esferas más altas; inspiracion ó esto que solamente recoge en el seno de la humanidad, claro aunque estrechísimo espejo de Dios sobre la tierra.

Y con lo dicho, señores, quedan señalados no pocos de los caracteres esenciales de la gran transformacion que presenciamos; más es preciso ponerlos del todo en claro.

Observemos primeramente que la lucha, veinte veces secular, iniciada por las tremendas hordas teutónicas, continuada por aquel Herman ó Arminius, tan funesto á Varo y sus legiones, intentada en cien ocasiones durante la Edad Media por los emperadores, y hasta por los simples aventureros alemanes; renovada al fin y trasladada al dogma y la disciplina eclesiástica por Lutero en los dias risueños del renacimiento, está ya tocando á su término. Lo que ni siquiera acertó á conseguir la Germania, total aunque temporalmente vencedora, en los primeros siglos cristianos, es, á saber, sustituir y reemplazar á Roma en la tutela y direccion de la especie humana (porque Roma trocó á tiempo sus águilas militares por el lábaro santo y los Césares por los Papas), de todo punto puede realizarse en nuestros dias. Si todo no es obra de los germanos, todo al menos cederá probablemente en su provecho. Sucesos que, por lo concertados, parecen obra de la inescrutable Providencia divina, acaban de desvanecerse de un lado la supremacía militar (que vale tanto como decir moral y física) de la gente latina sobre la germánica, derrocando, de otro, aquel sólio augusto, donde guardaba Roma su cetro universal. No creo faltar gravemente al método, examinando ántes que el primero el segundo de estos fundamentales acontecimientos; y como no hay tiempo aún para que el mundo haya perdido la costumbre de ceder el paso á Roma, por Roma comenzaré mis reflexiones.

Haya mucha ó poca sinceridad en las creencias católicas, y bien sea desconfianza excéptica, bien sea consoladora fe lo que á cada cual inspiren las sobrenaturales promesas, paréceme que sobran motivos para que sinceramente reconozcamos todos, que Roma no puede ser cabeza real del mundo católico, ni asiento del Pontífice infalible, desde el punto y hora que se transforme en corte de una sola nacion, ahora constituida en monarquía, y mañana quizá en república. Por más que el Catolicismo no pueda perecer, en sus doctrinas ni en su gerarquía, y por más que la silla episcopal de San Pedro tenga siempre que ser exclusivo asiento de sus sucesores, lo que es la importancia local y el influjo especial de la bienaventurada ciudad, donde no sin razon se reputaba hasta aquí vivo

el antiguo imperio, puede muy bien desvanecerse lentamente, si, cual no es posible, se confirma la presente situacion de las cosas. No era ántes solo la silla episcopal de Roma la privilegiada por su sagrado destino era tambien el natural de Roma un hombre privilegiado entre todos los hombres, y aún de entre sus hermanos de las naciones latinas; así como lo eran entre los demás católicos, el italiano y hasta cierto punto el español y el francés, en algo partícipes de la divina preferencia otorgada á la metrópoli latina; preferencia, no tan inútil, por cierto en otras edades, como á muchos les parece hoy en día. Ni podia conservarse, ni se conservó en efecto tamaño privilegio al través de los siglos, sino gracias á lo que ya no existe, es decir, á causa de la temporal independencia de Roma, que consentia considerarla como patria comun, y mirar sin rivalidad local, las ventajas temporales que reportaba de la posesion externa de la silla apostólica. Llegó á no ser Roma una tierra, un lugar, un espacio de mundo únicamente; sino más bien una poblacion, una gente una sociedad civil, poseedora temporal, y en cierto modo partícipe de la potestad espiritual de la Santa Sede; la cual compartió con ella hasta el sobrehumano dictado de eterna. Y esto, no cabe duda que pudiera desaparecer muy en breve.

Porque, en puridad, señores, si la plebe romana del siglo xvi osó un día recorrer el *Corso* y el *Trastevere*, vociferando que no queria más Papas extranjeros y exigiendo violentamente que el jefe del Catolicismo hablase en adelante su propio dialecto latino; y, siendo tan solo quien era, logró de hecho su intento, ¿cómo los otros pueblos católicos no han de demostrar en lo futuro propósitos idénticos, ni cómo han de dejar de alcanzarlos? El haber pretendido de Roma en la citada época una nacionalidad especial, y haber prohibido este propósito tan insigne Papas como Julio II y Paulo IV, por odio á los príncipes temporales, fueron ya á mi juicio, hechos funestos, de los cuales se derivaron consecuencias, únicamente tolerables mientras fué aquel pedazo de Italia de todo el resto del mundo independiente. ¿Pero podrá solicitar hoy ya siquiera el pueblo romano la continuacion de su monopolio? No seria justo por lo menos.

Harto más fundado será el que con tamaño poderío, y tamaño valor, y saber tamaño, como alcanzan los germanos católicos, partícipes de los triunfos y de la gloria de la patria comun, pretendan que su jefe espiritual no nazca más á las orillas de un rio de Italia, ni corra más por sus venas la sangre de esta gente latina, hoy por ellos vencida y relegada á secundario lugar en el mundo. Aun las otras naciones que, como Italia, tuvieron por madre á la Roma imperial y pontificia, dadas, cual se sabe, á fratricidas discordias, pudieran disputarle, sin exceso á la monarquía italiana, el privilegio de elegir los Vicarios de Cristo en la tierra, cuanto más los nobles pueblos germánicos que profesan sincerísimamente la religion católica. Vuelve por tanto á plantearse, para no ser probable mente resuelta tan á gusto como antes de la plebe romana, la gran contienda de la localizacion y posesion del Pontificado, terminada no sin esfuerzo hace tres siglos. Y por la misma razon que desde que Roma dejó de ser ciudad neutra y universal, ostentando independencia local y etnográfica, comenzó insensiblemente á deslizarse hácia la patria comun italiana, una vez esta formada y absorbida Roma en su seno, poco á poco irá mirándola y tratándola el resto del mundo, como ella quiere ser, como extranjera.

Por mi parte ni apruebo ni censuro nada en este momento. Es la lógica la que no halla que extrañar en ninguna de estas dos cosas: ni en que Roma, por decirlo así, *italianizada* con consentimiento de algunos Pontífices, haya venido al cabo á caer en brazos de la nacion italiana, ni en que siendo ya Roma cabeza de un reino aparte, deje de ser tenida por digna de representar y dirigir intereses que son esencialmente universales. Tampoco condenará la lógica por absurda, si, cual sospecho, aparece algun día la pretension de que los hombres que ocupan el primer lugar, entre todos, por la inexorable ley de la victoria, posean juntamente, con el cetro político, en tan sangriento pleito ganado, el eclesiástico, y doten de Papas al mundo, como están llamados á darle verdaderos emperadores. Ni siquiera seria ahora nueva la pretension de tener por suyo al emperador y al Papa, de parte de la gente germánica. Tuviéronla ya en los siglos medios sus monarcas á título de herederos ó depositarios de la potestad cesárea; y si no la realizaron, fué porque Roma supo guardar entonces íntegro el precioso don de San Pedro. Mas ¿quién quitará ahora señores, que el Papa resida, no ya entre latinos, sino entre alemanes ó slavs, quedando desierta su silla episcopal de Roma, aunque no llegue el caso extremo de que esta piedra fundamental de la Iglesia quede como tantas otras menores, *in partibus infidelium*? La Esposa del obispo de Roma no puede ser otra que la basílica de San Pedro; pero el divorcio entre la ciudad de Roma y el Papa nada tiene de imposible ni carece de algun precedente en la historia eclesiástica. De igual manera que bajo la cúpula de Miguel Angel, vivirá legítimamente el Pastor Sumo, con su Senado y Congregaciones, no siendo por capricho, sino por necesidad ó conveniencia pública, bajo de las bóvedas ojivales de Colonia; trasladando su domicilio y cambiando, por decirlo así, de familia. ¿Y quién sabe tampoco si p seadora otra gente del Pontificado, llevará con paciencia que se perpetúe semejante destierro, ya que no le demos el nombre de persecucion, que será el que le den al fin los católicos? ¿Quién sabe si esa Roma, tan venerada de los pueblos latinos, pagará así algun día su patriotismo egoísta, pasando á ser colonia indispensable, aunque remota, de los católicos de otra raza? ¿No hubo en otro tiempo católicos que rescataran á Jerusalem, mucho menos necesaria que, desde el martirio de San Pedro, es Roma al Catolicismo, del poder de los infieles que la poseian? Distintos son seguramente los siglos; pero hay que advertir que los siglos alteran menos ciertas cosas del mundo de lo que el orgullo de cada nueva generacion imagina.

Si por ventura la destinada á llevar á cabo semejante restauracion fuese la raza germánica, perderíanse de un golpe todos los afanes de los Papas güelfos, desde Gregorio VII á Julio II; y los esfuerzos todos de los descendientes de Felipe el Hermoso y de doña Juana la Loca; los cuales con llevar y todo el apellido de *Austria*, no fueron en sus dos ramas, sino puros españoles y manifestos caudillos de la gente latina. No hay que

despreciar, no, por fantásticos tales supuestos. Ni estos dejara yo en hipótesis, si, como tengo, diera por cierta la sospecha de muchos pensadores de que el Catolicismo, tan superior hoy al protestantismo en el orden religioso, ha de florecer y crecer aún hasta el punto de resumir toda la expresión del sentimiento religioso entre los hombres. Para ese día, si con efecto llegare, bueno será tener en cuenta, que no bastan siglos y siglos de posesión, cuanto más meses ó años, á que den por prescritos sus derechos y acciones los germanos, segun están demostrando actualmente. Mas y si tal suposición fuere falsa, y lejos de representar el Catolicismo la última y total expresión del sentimiento religioso, todavía estuviese destinada la Reforma á renovarse ó regenerarse, ¿no sería también de temer entonces que el protestantismo alemán, padre del de toda Europa, aspirase á reunir á la conquistada supremacía militar y política del antiguo Electorado de Brandeburgo la dirección religiosa y moral de la sociedad europea? ¿Cuánto mayores, aunque distintos peligros no tendría que temer en tal caso Roma, voluntariamente despojada de su independencia, que era el seguro de su poder; y con Roma Italia, y con Italia toda la gente latina (a)?

La índole de este discurso no consiente que dé á tales dudas satisfacción cumplida; ni me es lícito ya entrar en otras consideraciones, cuando temo, señores, haber abusado de vuestra indulgencia, con las que acerca de este solo punto llevo expuestas. Basta, por otra parte, á mi propósito con llamar la atención de este ilustrado auditorio acerca de cuestiones tan hondas, por si no juzga inútil estudiarlas, y meditar sobre ellas. No sé, entre tanto, si aquí habrá alguno que al oírme plantearlas, juzgue preocupado mi espíritu por los intereses exclusivos de la Iglesia católica. Supuesto es este que no me ofendería seguramente; pero aún así y todo, quiero desvanecer lo que tiene de errado ántes de seguir adelante.

Con solo fijarse bien en los términos precisos de mis proposiciones aparecerá en claro, que si no hablo como incrédulo, tampoco entiendo usurpar hoy su oficio á los misioneros católicos. Héme limitado á exponer la gran cuestión de Roma bajo su aspecto humano y político, tratándola con igual sinceridad y franqueza que las demás que toqué en mi discurso. Lo que hay que ver es, si los problemas que he planteado son reales ó puros entes de razón, hijos de la reflexión ó de la fé ciega. Ninguno de los pensadores que creen, cual yo creo, en la realidad é importancia suma del principio religioso, condenará de seguro, por ociosas, mis observaciones acerca de tal cuestión en las circunstancias presentes. Para condenarlas del todo, necesitan dos cosas; negar primero que el principio religioso (superior, y aún esencialmente representado por el Catolicismo en la civilización moderna), sea el más útil y sólido cimiento del edificio social; y rechazar, en segundo lugar, el testimonio de todos los grandes metafísicos, que han hallado iniciados siempre el concepto de Dios en las profundidades de la conciencia humana. A mí no me sería lícito ignorar las temeridades de la ciencia contemporánea, y sé bien, por tanto, que no falta quien se empeñe en ahuyentar de este mundo á Dios y al espíritu ni quien se jacte de tenerlo conseguido á estas horas. Mas por dicha, eso no es cierto. Si los hombres practican la virtud comunmente, no es sino porque todavía tienen conciencia de su alma, y fé en el Ser Supremo que debe juzgarla. La justicia, alma del cuerpo social no lo ha desamparado aún, porque no está infaliblemente declarado el bienestar físico por único fin del hombre; y mal ha de andar, por otro lado, la distinción de lo tuyo y de lo mío, sin la cual cesaría el progreso humano, cuando exclusivamente la mantengan visible las llaves de las cárceles ó los cánones de la economía política. Quiéranlo ó nó los sabios y esto es lo que importa á mi propósito, la religión es hoy, cual siempre irremplazable en la sociedad; y el Catolicismo, aún racionalmente considerado, uno de los más grandes intereses del género humano. Tal lo reputan insignes protestantes como Guizot y célebres racionalistas como Thiers: tal lo considerarán probablemente los príncipes y ministros (ó protestantes ó racionalistas en la mayor parte), que están realizando en estos momentos la unidad germánica. Mucho más propio es con efecto, de filósofos y de políticos reconocer hechos patentes y de tal tamaño, que negarlos con saña pueril.

No se extrañe ya que en pos de premisas, como las que yo establezco, surja por sí misma la consecuencia de que la organización del Pontificado, en lo que éste tiene de humano, y la participación que alcance en ella cada una de las diversas razas ó naciones, todavía son cosas gravísimas en el siglo presente. Tampoco se extrañe el que yo piense que aquellos á quienes hasta aquí correspondía por privilegio indisputado, el derecho de personificar la más viva y legítima encarnación del poder religioso en el mundo, pierden al abandonar tal privilegio, un elemento de superioridad muy grande. Ni sorprendan, por último, mis temores ingenuos, de que otra raza, mejor enterada de los sentimientos humanos, más cuidadosa de los elementos esenciales de todo orden social y más amiga de sus propios intereses, ofrezca asilo al Pontificado vencido y probablemente fugitivo, antes de mucho, tomándolo bajo su protección y reconstituyéndolo en su seno; temor que no puede menos de acrecentar, sobremanera, la suma probabilidad que existe de que la raza que tal haga, sea la germánica, poseedora ya de la supremacía militar y del mayorazgo político del mundo. Son, en resolución, más bien que religiosas, políticas, sociales, históricas, las consideraciones que he expuesto sobre Roma; y si ellas no parecen impropias de un católico, tampoco sentarían mal en los labios de cualquier racionalista imparcial.

Llega ahora, señores, la ocasión de volver atrás la vista para examinar aquel otro grandísimo acontecimiento contemporáneo que dejó á un lado, segun sabeis, por la preferencia debida á la romana entre todas las cuestiones sociales. Ya sea que consideremos las fuerzas militares, si por el número extraordinarias, por la calidad inmejorables, que ha desarrollado en la guerra presente; ya sea que atendamos á la solidez de su organización social y política, de donde la propia potencia militar se deri-

va naturalmente, preciso es reconocer que el actual engrandecimiento de Alemania presenta todos los caracteres de permanencia imaginables. Sube de punto esta sospecha cuando detalladamente estudiamos luego la flaqueza militar que, no sin general sorpresa, acaba de patentizar la Francia; idéntica, por más que nos duela, á la que tenían ya demostrada las demás naciones latinas. Ocioso es recordar las altísimas glorias de estas tales naciones en otro tiempo, ni ponderar el valor individual que todavía asiste á sus naturales y que nadie será osado á negar hoy mismo á los franceses. La más viva simpatía hacia los vencidos, no basta á remediar que la supremacía militar germánica quede ahora para muy largo plazo establecida. En esta lección singular, que ha de ser de las que duren más en memoria, de nuevo aprenderán los hombres algo que suelen olvidar con frecuencia; y es que los gérmenes históricos no perecen aunque por siglos y siglos permanezcan enterrados. Cuando parece que se les sepulta, no suele hacerse sino sembrarlos. Si paralizados por el frío de los hechos quedan ocultos ó inadvertidos para muchas generaciones véseles luego, en cambio, no bien el sol los favorece, brotar, crecer y alcanzar en breves días su total desarrollo. De tales fenómenos naturales es el que estamos presenciando.

Porque, señores, quiero ya deciroslo explícitamente: ese imperio que ahí veis formándose, y debajo de cuyo sólio han de acabar dulcemente los largos días de Guillermo I de Prusia, no es otro que aquel confuso Estado alemán de la Edad Media, contenido y achicado hasta principios del siglo xvi, por los rayos espirituales del Vaticano; encadenado luego por el genio latino, que vigoroso inspiraba la gran mente de Carlos V entretenido y debilitado más tarde por la guerra de los treinta años paralizado y envuelto luengos años en las ingeniosas redes de la monarquía austriaca, que falsamente ostentaba en el interín, como si fueran suyas, las imperiales insignias germánicas; algo recobrado ya y suelto, al rumor de las armas y las blasfemias de Federico II; dueño por fin de sí propio, y confiado y furioso al sentir los latigazos del primer Bonaparte hasta el punto de saborear ya á medias su triunfo en el llano sangriento de Waterloo. Y hoy, bien le mirais: sus ojos están totalmente despiertos su cuerpo armado de pies á cabeza; su corazón, no ya solo confiado, sino lleno de fé en la victoria. Nadie sabe más ni puede más que él; y nadie tampoco sabe mejor que él lo que quiere, ni quiere con mayor ahínco lo que puede. Pues observad, tras esto, señores, la fisonomía histórica del Carlomagno protestante, que está á su cabeza, y hallareis en él reunidos, por maravillosa manera, los rasgos de todos sus antepasados y predecesores: de todos sus antepasados, digo, desde el terrible Alberto, llamado por apodo el Oso, conde de Ascania, y verdadero fundador del solar de Brandeburgo, hombre dado ya por extremo á imponer su voluntad y su pensamiento, hasta aquel otro Alberto, gran maestre y destructor de la orden teutónica, á la cual usurpó la Prusia originaria, haciéndola Estado hereditario en su familia: de todos sus predecesores, añado, es decir de los que iniciaron la grande obra que va él á coronar felizmente, como por ejemplo, el valeroso Juan Federico de Sajonia, apellidado el Magnánimo, y autor con el Lantgrave Felipe, de la confederación de Esmalcalda; Guillermo el Taciturno, que recogió de manos de aquella vencida liga la espada del protestantismo, y la esgrimió con mayor fortuna, levantando en Holanda un alcázar inexpugnable contra las potencias latinas y abriendo á nuestros ejércitos, único dique entonces de las inundaciones germánicas, el inmenso cementerio de Flandes; Federico Guillermo de Hohenzollern, intitulado con justicia el Grande Elector, príncipe por igual astuto que esforzado, alternativamente amigo ó enemigo de sus vecinos, sin otra norma que su interés patrio, el cual acertó á convertir la Prusia en Estado político importante, al tiempo mismo, que sancionado el protestantismo en Alemania por las concesiones inevitables de la paz de Westphalia, se echaba allí de menos una potencia capaz de ser núcleo de otro nuevo imperio, ya genuinamente alemán y protestante. Lo que tantos otros sembraron, es, pues, lo que el vencedor de Sedan y de Metz cosecha ahora. Más feliz el gran maestre teutónico que el propio Carlos V, su señor, no ha carecido nunca de sucesores, cuando el último apenas ha logrado descendientes. Algo ha contribuido eso, sin duda, á que la obra de aquel humilde potentado pase de exigua semilla á gigantesco árbol, y á que el árbol que dió sombra á tantas gentes se mire ya seco. Preciso es, sin embargo, dar mucha, grandísima parte á las circunstancias, y reconocer también en esto la mano providencial que promueve la constante trasformación de las cosas.

Mas lo cierto es, señores, que por tales ó cuales causas, imposibles de encerrar en un discurso, ya no tiene que temer, cual otras veces, el renaciente imperio germánico y protestante, que nuevos duques de Alba se encaminen al Albis ó Elba, para arrancar de cuajo sus cimientos; ni han de cerrar más nuestros duques de Feria á los alemanes las puertas de la Alsacia; ni puede más correr á cargo de los Castel-Rodrigo la recuperación de la Lorena, en favor de sus duques soberanos; ni á los Idiaquez ó Guzmanes de ahora les sería dado trocar hoy la fortuna de la guerra, como en Nordlingen la trocaron sus abuelos. Va ya para dos siglos que, por fuerza, abandonamos nosotros aquella misión sangrienta y la Francia, que no sin provecho, la heredara, y que, desde Luis XIV acá venia desempeñándola, tampoco parece ya bastante para tamaña obra.

Bien es verdad, señores, que lo que recoge hoy la Francia es el fruto de sus propias faltas, no solo modernas, sino antiguas. Porque, ¿cuánto no han encarecido los mayores políticos de aquella nación, tan fácilmente contenta de sí misma, la habilidad y prevision del gran político, que no temió desmentir su carácter de elector de Papas, ni manchar su púrpura cardenalicia, convirtiéndose en protector de los alemanes protestantes, á fin de que le ayudasen á deshojar las dos ramas de la casa de Austria? ¿Pensará ahora M. Guizot, por ejemplo, ya que tan admirador se ha mostrado en sus libros de la política de Richelieu, en esta materia, cuanto pensaba anteriormente? ¿No le convencerán ni aun siquiera los sucesos actuales, de que tal política fué, por lo menos, tan errada entonces cuanto haya podido serlo, en nuestros días, la de Napoleon III con el Austria moderna? La verdad es, que en odio al poderío español, todavía más que al de la monarquía austriaca, aportilló Richelieu aquellos male-

(a) No hay que olvidar que este interesante trabajo se hizo en Noviembre de 1870 (Nota de la Redacción).

cones altísimos que contenían en su cáuce al torrente germano-protés-tante. Y no hay que alegar que al iracundo político francés le faltasen datos en aquella época, para adivinar los peligros que acumulaba su política sobre las naciones latinas. «El germanismo, inspirado y guiado por la *Reforma* era ya tan temible elemento en los días de Carlos V que cuanto á lo humano no parecía que había fuerzas en el resto de la cristiandad, toda junta, para contrastar con las suyas,» según escribió nuestro D. Luis de Avila, testigo de lo que narra. Por causa de Richelieu terminaron con ventaja al fin los protestantes la guerra de los treinta años; obteniendo los tratados de Munster ó de Westphalia, que hicieron al fin no forzoso el de los Pirineos, con el cual quedó sellada nuestra decadencia sin dejar también ya mal parada á la monarquía austriaca. Quedó desde entonces por tierra el valladar levantado en el siglo XVI, por la Europa latina, contra germanos y turcos. Dichosamente el imperio osmanli no contuvo nunca fecundos principios de vida; y á pesar de la directa protección anterior de Francisco I y de la irreflexiva hostilidad del cardenal Richelieu contra todos los intereses que protegía la casa de Austria, comenzó bien pronto á enflaquecer y ha ido decayendo hasta el extremo de ser poco menos que inofensivo en nuestros días. El imperio germánico contaba en tanto con muy otra virtud propia, como ahora experimenta bien á su costa la Francia.

Grandemente yerran, á mi juicio, los que procuran explicar, por transitorios motivos ó accidentes, lo que hoy pasa. Las biografías de Napoleón I no son los únicos libros de historia que la humanidad posea, por más que hayan sido los únicos que sepan de memoria los franceses, y los solos á que haya prestado crédito, en los últimos años, no escasa parte de la gente latina. Muchos otros libros viejos, y no pocos papeles hay que enseñan que esto que hoy se apellida *unidad germánica*, es decir, la constitución de un solo imperio, genuina y exclusivamente alemana, entre el Mosa y el Báltico, siempre ha sido, cual parece ahora, el más grave acaso de los acontecimientos políticos de la tierra. La Europa no ha sido hasta aquí sino una de dos cosas: ó germánica ó latina, y esta antítesis etnográfica, y este dualismo secular, contienen cuanto hay de sustancial en sus anales. Parece, en verdad, que ahora asoma por el horizonte un tercer actor destinado á desempeñar gran papel en este teatro de Europa, donde se ensaya y representa toda civilización moderna: hablo del slavismo, que algunos saludaron, tiempo hace, con el nombre soberbio de panslavismo; pero sea cualquiera el porvenir de esta raza innumerable, su ascendiente no ha de llegar tan pronto que impida á los germanos terminar la obra. Fácil es, que á la larga, el tradicional dualismo que he expuesto se convierta en otro nuevo, formado de un lado por el slavismo y por el germanismo el otro. Y bien puede ser también, que registren nuestros descendientes, en los anales del mundo, la constitución de la *unidad germánica* como un suceso providencialmente provechoso, y sin el cual el panslavismo habría logrado realizarse, en corto tiempo, saltando las hordas cosacas, por encima de una Alemania impotente, sobre el corazón de las naciones latinas. Por ahora solo sabemos, no obstante una cosa cierta; y es que la historia no ha mostrado todavía á los patriotas de Genserico y de Atila sino en unión y concierto con los germanos, y formando su terrible reserva, en las invasiones y conquistas de los pueblos meridionales. Podrá ser, con todo, que lo que se vió en el siglo V de nuestra Era no se repita más: podrá ser que estén condenadas esas gentes del Norte á disputarse algún día la primacía que ahora perdemos los latinos. De aquí allá nada amenaza entretanto el predominante poder de la Alemania, así como no hace nada sospechar, en lo pasado, que sean los germanos incapaces de sustentar por largo tiempo la posición adquirida.

Sabemos, por el contrario, que las legiones romanas acampaban mejor en la remota Mesopotamia que en la orilla derecha del Rhin, hijo de los Alpes, y no tan mal todavía en ésta cuanto en las del Elba, más nombrado «que visto por ellos,» según advirtió ya el citado historiador don Luis de Avila. Luengos siglos hace que de los alemanes dijo también Tácito las siguientes palabras: «*Nihil autem neque publice neque private rei, nisi armati, ayunt;*» y aquel singular respeto con que habló el primer político de Roma de sus bárbaros muchedumbres, debió servir de aviso á la gente latina. Que no estorbaron, señores, los ponderados triunfos de *germánico*, antes debidos á las ventajas de las armas que no á la del esfuerzo, según reconoció Tácito mismo, el que tomasen los germanos la vanguardia en la inmensa y decisiva inundación, que destruyó el poder militar y político de la Roma imperial; derramándose por el Occidente y Mediodía, imponiendo Códigos, costumbres, dinastías á las provincias más identificadas con aquella metrópoli augusta, y marcando con el sello de su nativo, y á las veces feroz individualismo, toda una edad del mundo, la Edad Media.

He dicho ya, y basta aquí recordarlo, que por entonces impidió la autoridad espiritual de Roma, siempre latina, que definitivamente se enseñorease el germanismo de la Europa. Mas, no bien estuvo á punto la rebelión contra la autoridad de la Iglesia, lenta y latentemente preparada en el seno de las nuevas naciones europeas, prestóla su fuerte brazo Alemania, ya por medio de Lutero, ya por medio de los príncipes feudatarios, fácilmente coligados contra el artificial imperio, que pretendía ser alemán, y aun se llamaba á sí propio romano, blasonando de su exótica personificación y de su espíritu latino. Lo indigna, lo espontáneo, lo peculiar de Alemania, en la época de la *Reforma*, fué, pues, la liga de Esmalcalda, no el cesarismo de Carlos V; y los historiadores españoles de aquella Era tuvieron ingenuidad bastante para confesarlo. Faltó á los príncipes luteranos entonces la suerte de las armas; y bien que dieran hartos en que entender á Carlos V, hasta los postreros días de su vida, lo cierto es que los arcabuceros españoles y la caballería italiana, mantuvieron aquel siglo y parte del siguiente la superioridad latina. Tales eran, con todo eso, las condiciones militares que á la sazón poseía Alemania, que D. Bernardino de Mendoza, el primero de nuestros escritores del gran siglo en estas materias, reputaba inevitable, que «las más veces, y en todos los grandes ejércitos de Europa, la mayor parte de la caballería como de la infantería, fuese de alemanes.» Lo cual consistía en que ellos no sabían dormir sino sobre las armas, ó prontos siempre á

empuñarlas, con leve ocasión y á poco precio; ni más ni menos que en los días de Tácito y en los días presentes. Faltos de unidad política, y hasta de un gran centro nacional, desde que Carlos V y su hermano Fernando (más español que él todavía), *españolizaron* el cetro imperial; divididos algún tanto por la fé religiosa, puesto que no todos al fin se inclinaban al protestantismo, y mucho más todavía por las armas ó la sagaz política de los hijos y nietos de la infeliz Juana la *Loca*, comprendese sin esfuerzo que la Alemania apareciera nula para sí misma, cuando tanto valía para los demás, contentándose, por más de dos siglos, con ser un gran mercado de guerreros donde acudía á proveerse de ellos la Europa entera. Pero tal estado de cosas que la gente latina no ha agradecido bastante á los príncipes españoles del siglo XVI, á quienes se debió exclusivamente, tenía sin duda que ir cesando, cual ha cesado, y concluir como ya parece concluido de todo punto.

Lejos de sorprendernos, por tanto, de lo que pasa, lo que cumple es reconocer con imparcialidad que los alemanes son siempre y han sido dignos rivales de Roma, de España, de Francia, de cada una de las naciones que sucesivamente han representado el poder ó la gloria de la gente latina, como lo serán de cuantas en el mundo aspiren á la supremacía. Si han intervenido ahora tales ó cuales accidentes en sus triunfos, accidentales han solido también ser, cual va dicho, los motivos de sus derrotas y de su prolongada impotencia. Ni debe olvidarse para formar juicios probables de lo venidero, que la discordia interior, funesta más que otra alguna causa á Alemania en lo pasado, está ahora obrando cual eficaz auxiliar suyo, en los países latinos, informados por el anárquico espíritu de la revolución francesa. ¿Qué ganariamos, señores, con desconocer ó disimular la tremenda realidad de estas cosas? Mejor es partir de la verdad desnuda; y esta es, que la Europa ha engendrado en sus entrañas otro Carlos V ó otro Luis XIV, con tanto poder como quien más de los dos, y aunque al primero desigual en genio, superior en fortuna. Véase, por ejemplo, cómo los muros de Metz, en que se estrelló nuestro gran Carlos, con un ejército, entre cuyos soldados se contaban marqueses de Brandeburgo, no han podido resistir esta vez el empuje germánico; y pocos dudarán ya, de otra parte, que muera más satisfecho en sus palacios Guillermo I que Carlos V en Yuste. Tampoco creo que ha de pasar el monarca alemán, por el dolor de Carlos V, cuando supo que su hijo y heredero no había aprovechado la victoria de San Quintín para entrar en París triunfante; que tanto este príncipe heredero de ahora, como su padre, cuentan para lograr todos sus fines con los recursos cuya falta cerró á nuestro D. Felipe el camino. ¡Y pensar, señores, cuando se recuerdan tiempos, cosas y hombres semejantes, que quien hoy eclipsa, ya que la gloria no, la fortuna del *grande emperador*, no es ó no ha de ser, sino un emperador protestante! ¿Quién les hubiera dicho, que podía llegar tal caso á nuestros insignes teólogos del siglo XVI tan inclinados á aquella utopía de la *monarquía universal*, con que pretendían juntar en uno toda la potestad civil, al modo de la eclesiástica, para reunir las ambas luego en indisoluble consorcio, y lograr que tornase á ser el imperio, como en tiempo de los primeros Césares cristianos, no ya solo protector nato de la Iglesia, sino partícipe en su sublime gobierno? ¿Qué gesto de ira ó de espanto no harían también hoy, al saber tan extrañas nuevas los primeros huéspedes del panteón del Escorial, si, en vez de salir, como ahora suelen, al aire libre para solaz de curiosos, recobrasen por arte de encantamiento sus sentidos?

A decir verdad, señores, no le faltó ya á uno de esos régios difuntos (precisamente al que más caviló de ellos por conservar el predominio de la gente latina); quien le diese á leer unos renglones, que bien meditados, pudieran haberle servido de clave para descifrar mucha parte de lo que entonces estaba por venir. Un preceptor de niños ilustres, filósofo político y geógrafo, de nación italiano, y en su edad famosísimo, llamado Juan Botero, escribió en su libro *De la razon de Estado*, traducido por Antonio de Herrera á instancia del propio Felipe II, que «así como los hombres del Norte, por demasiado apetito de la libertad, hasta habían llegado á negar la autoridad del Vicario de Cristo,» eran los meridionales ó latinos «gente servil de suyo, y para gobernarla por vía de religión y superstición.» Y si se atiende á que no tan sólo la libertad religiosa, en su sincera realidad, sino la libertad toda entera, parecen todavía exclusivo patrimonio de las varias ramas del septentrional tronco germánico, habrá que convenir, aunque sea de mal grado, en que no iba muy descaminado Juan Botero. Erró, no obstante, en juzgar excesivo, y á modo de irracional, el apetito de libertad de la gente germánica, porque ella sabe también observar más robusta y severa disciplina que los latinos, á quienes tenía a aquel autor por naturalmente obedientes ó serviles. Lo mismo los sajones-germánicos que los anglo-sajones europeos, sus hermanos, han conservado hasta aquí, por base de sus instituciones políticas, la monarquía y la aristocracia (que no son más que el rey y los principales de que habló Tácito); tanto los sajones-alemanes como los sajones-ingleses de Europa y América desconocen, ni más ni menos que en los días del elocuente historiador romano, toda soberanía absoluta, quírase que resida en monarcas, quírase que resida en Asambleas; y los graves y aún ceñudos reyes de las antiguas selvas germánicas sabían usar de la persuasión mejor que del mando, cual pudieran los más constitucionales de ahora, así como sabían ya de su parte los súbditos contestar á los malos dictámenes que se les proponían con bramidos salvajes, quizás no muy distintos de los que en tales casos se oyen aún en los *meetings* anglo-sajones de ambos mundos.

Harto dió á entender ya Tácito cuánto prefería tales costumbres públicas á las que en su tiempo reinaban en todos los foros latinos, y en el de Roma misma; y eso que no pudo él admirar, como tenemos ocasión de admirar hoy nosotros, tras tantos siglos de historia escrita, la especialísima aptitud de aquella raza para ejercitar y respetar los derechos individuales, sin perjuicio de organizar gradual y sólidamente el sistema social. De lo que Tácito describió; de lo que, juzgando por lo que en su tiempo veía, dijo Botero; de tanto como nosotros mismos tenemos que envidiar cada día, ya en el ejercicio del *self government* inglés, ya en el grande espíritu jurídico, que hace posible y provechoso el régimen democrático de los Estados-Unidos, ya en la extraña y poderosa Constitu-

cion alemana, que permite vivir en paz al sufragio universal con la aristocracia de sangre y la monarquía de derecho divino, dedúcese con avasalladora claridad la consecuencia de que, si los pueblos latinos no están irremisiblemente condenados á la servidumbre y á ser gobernados por medio de supersticiones de varia índole, cual pretendía Botero, en nada por lo menos es tan antigua, ni tan constante su inferioridad, respecto á la raza germánica, cuanto en las cosas políticas.

Quien conozca á fondo las cuestiones contemporáneas, no preferirá ya esas felices sociedades políticas donde se antepone el derecho á la libertad, logrando que la libertad se defiende sólo por el derecho, que es en lo que consiste el dogma germánico, á estas otras esclavas de arbitrarias abstracciones, que se consumen en perennes ensayos y turbulencias? Y siquiera en la época de Juan Botero, los gobiernos de religion y superstición de que él habla, todavía acertaban á dar á estas naciones meridionales y occidentales grandísima gloria y poderío; mas hoy ya, sin superstición tal vez, y no por eso mejor gobernadas, ¿cómo ha de haber ningun hombre latino que, juzgando imparcialmente, ose negar tampoco en este punto la superioridad germánica? De ella depende, á juicio de los franceses vencidos, más que de nada acaso, la supremacía militar que están los alemanes mostrando. De ella procede, con más certeza aún que la disciplina social sea compatible en Alemania con la independencia absoluta de la razón y de las investigaciones científicas, habiendo crecido tanto á la sombra de este feliz concierto de libertad y orden el saber germánico, en los últimos tiempos que, si hoy resucitase Carlos V no echaría solamente ya de menos sus soldados de Mulberg y su cetro imperial, sino también la soberanía que poseyó sobre los mayores pensadores del género humano, cuando estos se apellidaban Francisco Vitoria y Domingo de Soto, en vez de Kant ó Fichte, Hegel ó Krause. La teología ha sido generalmente reemplazada por la metafísica en la dirección y sistematización de los estudios, y son por comun consentimiento los alemanes los mayores de los metafísicos modernos. Pero, ¿qué más, señores? Hasta la novísima invasión materialista, que, con más pomposo aparato, pretende renovar los ensayos de Condillac, Helvetius y Cabanis, tienen también que recibir de Alemania inspiración y apóstoles.

Basta ya, pues, de análisis. Por donde quiera que hoy se mire sobran razones para envidiar á la raza germánica, y para que doble humillada la cabeza toda la gente latina. Inferior ya anteriormente en la organización social y en las ciencias, eran los últimos baluartes de su grandeza, la Roma pontifical y el ejército francés, y las catástrofes simultáneas que hemos presenciado ponen el sello á una decadencia, quizá de todas suertes inevitable. Bien sé cuanto tienen de amargas estas palabras; mas si al mal que anuncian cabe algun remedio, vecino ó lejano no será ese de seguro el cobarde silencio.

Tal es, señores, la convicción que me ha traído á meditar en voz alta delante de vosotros, y á solicitar sobre este inmenso asunto, vuestras propias meditaciones. Para estos singulares casos, mucho más que para los ordinarios, es útil la libre institución del Ateneo. Discutiendo los unos, los otros enseñando, ó más bien exponiendo sus noticias y opiniones; oyendo, comparando, estudiando los demás, podemos, entre todos, ilustrar los sucesos actuales, y conocerlos y juzgarlos con completa exactitud, no bajo su aspecto externo únicamente, sino también en su sentido íntimo y trascendental. A mí me basta con plantear los problemas; que su resolución teórica toca á todos: á todos los que se interesen noblemente por los destinos de su especie: á todos los que tienen el hábito de estudiar, meditar y juzgar las ideas y los hechos: á todos los cuerpos científicos, entre los cuales ocupa tan distinguido puesto el Ateneo. Por lo que hace á la resolución práctica de tales problemas esa, señores, pertenece tan solo al tiempo, que tarde ó temprano realiza cuanto hace suyo la razón. En el ínterin, nada hay tan lejos de mí como la pretensión de que mis afirmaciones solas produzcan el menor convencimiento. ¿Qué importaría, si careciesen de fundamento bastante, ni mis temores ni mis tristezas? O es verdad, ó no, que el corazón del mundo ha cambiado de sitio, por manera que no palpita ya de este lado de Europa, sino del lado del Norte, y en regiones donde solo sueñan, por acaso, alguna de las radicales ó alguna de las formas gramaticales de las lenguas romances. O es verdad, ó no, que, abandonadas á un tiempo la tiara y la espada, queda ya sin los dos mas patentes signos de su soberanía secular la orgullosa descendencia de Roma. O es verdad, ó no, que huérfana y sin hogares, fatigada y ruborosa, corre ya á estas horas la larga senda del tiempo esta gente latina, mendigando tal vez lástimas de los que tanto la tienen envidiada. Si todo ú algo de esto por ventura fuese exacto, nada se adelantaría, cual ya he dicho con ignorarlo. Convendría, por el contrario, adquirir este penosísimo convencimiento cuanto antes, para preparar el remedio.

Porque hora es ya de decirlo, señores: no es el desaliento, no, la maza que me inspira en este día; ni mucho menos pretendo que para siempre deis por vencida á la nobilísima gente latina. Lejos de eso, quisiera que tuviéseis todos la propia fé que yo tengo aún en sus futuros destinos. Harto sabeis todos, en primer lugar, que porque una nación ó una raza iniciadora decaiga, no por eso decae la humanidad entera; antes bien es seguida cada parcial decadencia de un paso universal hácia adelante. Ley es esta bastante demostrada en el total de los seres orgánicos; y que, hasta cierto punto, también alcanza al hombre. Cuando entre los irracionales suplanta una raza superior á otra inferior, mediante la lucha, y el ordinario exterminio de la que queda vencida, progresa la escala zoológica, y es la naturaleza quien recoge el fruto de la victoria. Hasta entre los racionales mismos, se ha visto desaparecer completamente á los vencidos, no ya solo aniquilados, sino aun devorados por sus vencedores durante los tiempos primitivos, ó en naciones que han permanecido salvajes; y siempre ha ocupado la vacante de cada tribu vencida, otra tribu mejor. Peligro hay en decirlo, porque es verdad ésta que se presta á abusos tremendos; pero cuando la victoria causa estado, bien sabe afirmar que no es en su esencia injusta. Ciegas son, en apariencia, y en realidad nadie tiene mejor vista que las armas. Ellas no favorecen, á la postre, sino al más digno. Felizmente para las modernas naciones, el constante esclarecimiento del concepto del derecho y la dul-

cificación incesante de las costumbres impiden ya la destrucción de los ejércitos vencidos, aunque fuera de ejecución posible.

Hay, con todo, algo que parece más triste que la misma muerte, por ser tan largo y tan lento, en el castigo de los pueblos decaídos, que otros mejores sustituyen hoy por fuerza, en la iniciativa y dirección de los supremos negocios humanos. Desde luego, carece de trágica solemnidad y aun de nobleza, el espectáculo que ofrecen estos hombres de ahora cultamente vencidos y tratados por otros hombres con misericordioso desden. En lugar de perecer todos ó casi todos juntos, y acaso en un instante, quedan obligados á cruzar, por siglos á veces, y degenerados, y potentes, escarnecidos, hasta de sus propios blasones afrentados, caminos que solían pisar otros días coronados de laurel y de roble. Necia venganza les proporcionan en ocasiones las dulces artes del decir, con que pueden burlar los más ingeniosos á los más varoniles, representando aquel desairado papel de los risueños sofistas é histriones atenienses en los corrillos del foro romano. Ni es más digno el que, guardando la soberbia condición de sus abuelos, sin heredar siquiera su fortuna, se entretengan en cantar á solas sus glorias pasadas; que tanto peor parece la pobreza cuanto más se la compara con el tiempo mejor.

Las profundas elegías de los hijos de Sion á orillas de los ríos bíblicos, merecen mayor disculpa; más no es tampoco el llanto el natural alivio del hombre vencido. Ya que esté condenado á vivir; ya que su naturaleza racional le liberte de la ley fatal que pesa sobre los demás seres orgánicos, cuando sucumben á otros mejores, justo es que busque su salvación en el principio moral á que debe su conservación física, que por algo le dió tan seguro medio la Providencia con que prolongar su permanencia en la tierra. Sean cualesquiera las particulares decadencias de los pueblos y de los individuos, la humanidad no es más que una y no decae jamás. Por eso es por lo que no puede alcanzarle del todo al hombre la ley sangrienta con que parece manifestar sus preferencias la naturaleza en otros seres orgánicos: por eso es por lo que, no sin frecuencia, se ve el fenómeno de que pueblos vencidos por armas comuniquen sus ideas, sus sentimientos, su saber, sus costumbres, á los que los vencieran, pasando á ser de conquistados conquistadores: por eso es también por lo que las razas y los pueblos caídos siempre tienen francas las puertas de la regeneración, y vuelven, cual hijos pródigos, á disfrutar los bienes comunes en el seno de la humanidad, que es para todos la casa paterna. No es necesario, nó, que se extingan, ni siquiera que retrocedan en cultura unos pueblos, para que en otros se encarne la iniciativa y se realice el progreso de nuestra especie. Basta con que de tiempo en tiempo sobrevengan estos horrendos choques de razas ó ejércitos, y estos enaltecimientos y caídas que hoy presenciamos.

Dios realiza así sus miras alternativamente, por medio de éstas ó de aquellas naciones, según sus inmediatos méritos; y si castiga duramente á los vencidos, no es sino para que con más ligero y seguro paso procuren recobrar la delantera. De esta suerte la corriente de la humanidad nunca se estanca, antes bien, azotada por los huracanes, y de vez en cuando precipitada por pendientes ásperas, salta, bulle, se purifica y preserva, y marcha, en fin, con rápida majestad á lo infinito, que es su Océano. No hay, pues, no puede haber para el hombre irremediables decadencias, por más que quepan decadencias muy largas y tan palpables, cual me parece á mí que es la de la gente latina. Poseído de tales convicciones, no menos sinceras que consoladoras, siento arder en mi mente, aunque sea humilde, un deseo muy grande; y es el de que arrostran las naciones latinas su presente estado, con igual constancia y fé que arrostraron los protestantes alemanes sus desastres de Mulberg ó de Nordlingen, y con la resolución misma de no cejar nunca, por lentamente que hubieran de seguir su camino, que han demostrado todos los hombres de aquella raza, desde que Carlos V les arrebató el imperio, latinizándolo de hecho cual de nombre lo estaba, hasta que de nuevo han sabido recuperarlo de nombre y de hecho, merced á las batallas inmensas de Sadowa y de Sedan. La historia es tan larga cuanto breve la vida del hombre; y sólo Dios puede saber qué número de veces le ha de tocar á cada raza ó nación subir ó descender, y cuántas naciones ó razas han de alternar en el altísimo empleo de iniciadoras y directoras de la civilización. Todo es, pues, arcano en lo que está por venir, menos el progreso, y la ley providencial que llama á todos los hombres á trabajar en él, cualesquiera que sean su cuna y origen, sus aciertos ó errores pasados. Vecino está de todos el Jordan del espíritu humano; y en sus aguas salubres, todos podemos repararnos y vivificarnos, y aún acrecentar nuestras fuerzas, por tal manera, que al entrar de nuevo en liza, dispute de nuevo el vencido los premios de mañana á su vencedor ayer.

Quisiera, señores, dar ya aquí punto á este prolijo y seguramente pesado discurso; pero no debo hacerlo sin pedirlos, que por un solo instante más, prestéis indulgente atención á mis palabras. Tengo que dirigiros una última observación, y tras ella un ruego. La experiencia suele ofrecer excelentes consejos para obrar, y ella nos dice que, si bien el espíritu humano es uno, no están dotados de aptitudes iguales, ni los individuos, ni las naciones, ni menos las distintas razas humanas. Acertó por completo, en esto último, el docto Juan Botero, varias veces ya citado; si bien cabe en la exagerada fórmula que dió á su doctrina, el error gravísimo de no considerar capaces de cualquier fin humano, á todos los hombres, con más ó menos esfuerzos de su parte, como pide la identidad esencial de su espíritu. De esta desigualdad de aptitudes para mí evidente, se desprende por natural consecuencia, que nada de extraño tendría que el ordenado individualismo germánico, y ese admirable consorcio de libertad y disciplina que ha constituido siempre la mayor fuerza de aquella raza, fueran siempre difícilísimos de alcanzar en los pueblos latinos; ya que por imposible no deba reputarse en modo alguno. Pero en cambio, señores, ¿no es verdad que también contamos nosotros con peculiares y maravillosas aptitudes? Sí por cierto. No cabe duda que la conciencia del hombre latino refleja con más claridad que la de otros ningunos hombres, la idea purísima de Dios, y los tipos fundamentales y eternos de lo bello y de lo bueno ideal. Cuanto esencialmente distingue al hombre de la naturaleza, cuanto le hace im-

perecedero y en su fondo incorruptible, cuanto más eficaz es para regenerar en todo tiempo el espíritu, redimiéndole de sus caídas pasajeras y abriendo de nuevo las puertas del *Paraíso perdido*; todo eso lo poseen todo eso lo piensan, lo comprenden, lo sienten, lo sueñan, con singular espontaneidad, el italiano, el español, el francés, y también el griego á juzgar por los griegos antiguos. Pues ahora bien, señores, oid mi ruego. No olvideis nunca, cegados por las accidentales contiendas contemporáneas, que esta gente latina es la hija primogénita de la Religión del Catolicismo, que es la religión por excelencia, el cual, quierase ya ó no, informó todo nuestro saber, y hoy se esconde en todas nuestras obras. Prestad por lo mismo grave, profunda, serena y aún benévola atención á todas las cuestiones católicas. No olvideis tampoco al estudiar ó enseñar libremente las ciencias, que por aquí somos mucho más inclinados á lo sobrenatural, á lo perfecto, que nuestros rivales del Norte quizá porque estamos en más continua relación con el espacio infinito con el cielo, con el sol, con esos mundos innumerables, que casi nunca logran ocultarnos del todo las apacibles noches del Mediodía.

Ni olvideis, asimismo, que en esta faja del mundo en que vivimos, han dejado iguales huellas Platon y Descartes, el Dante y Cervantes, Colón y Murillo, todos espiritualistas, todos creyentes en Dios, que César y el Cid y el primer Bonaparte, cuyos nombres echais principalmente de menos ahora. ¿Pensais que han de volver estos últimos sin que vuelvan también los primeros? Considerad en suma, que naturalmente somos teólogos y casi irremisiblemente poetas, artistas y metafísicos los latinos; y que, si hemos de ser otras veces más lo que ya hemos sido algunas, será á condición de no desdeñar el ejercicio de nuestras peculiares aptitudes porque la aptitud de cada uno es quizá la señal que Dios puso en él para que no errase su camino y supiese dar con el papel que le toca en el inmenso drama de la historia. Si estos pueblos latinos aprenden difícilmente á ser libres, más difícilmente aprenderán á ser escépticos, y ¡ay de ellos donde lo aprendan, y cuando lo aprendan del todo!

A los señores profesores me dirijo primero: á esos generosos apóstoles de la ciencia, en este recinto congregados, para contribuir modesta y poderosamente á un tiempo, á purificar el espíritu y mejorar el sér, y preparar la regeneración de una parte importante de la gente latina pero á vosotros también os alcanza mi ruego, jóvenes y estudiosos escolares, á quienes Dios y la patria tienen fiada, en estos tristes días, toda la esperanza del porvenir. HE DICHO.

ANTONIO CÁNOVAS DEL CASTILLO.

LA RAZA LATINA

I

En estos supremos instantes en que el germanismo, en odio á nuestra raza, amenaza al Mundo Latino, aspirando, los conquistados por la antigua cultura romana á ejercer el ascendiente poderoso en la moderna civilización, intentando ser los árbitros de nuestra existencia política; hoy que, bajo el pretexto de relaciones diplomáticas entre los diversos Estados, se pretende transformar el mapa de la Europa, guiándose por la conveniencia de los vencedores mas bien que por las exigencias de la etnografía; hoy que el principio de las nacionalidades ha adquirido rápidamente una influencia poderosísima en la situación política de Europa hoy que el espíritu de conquista reproduce la oposición de razas, precisamente en los momentos en que la múltiple, fácil y progresiva comunicación de los pueblos desarrolla un sentimiento cosmopolita; hoy que cualquier conflicto se transforma instantáneamente en una terrible y sangrienta lucha, que finaliza por el aniquilamiento de uno de los beligerantes; hoy que todos hemos presenciado los horrores de la guerra franco-prusiana, que produjo la Alemania, no deteniéndose en su impetuosa y arrasadora marcha, sino despues de haber arrancado á la Francia la Alsacia y la Lorena en nombre del principio de las nacionalidades; hoy que el germanismo pretende fortificarse, es necesario formar una alianza de los pueblos católicos y latinos que impida las invasiones de pueblos protestantes y germánicos: y para obtener el triunfo de esta moderna cruzada aparecemos en el estadio de la prensa, siendo el lema de nuestra bandera el glorioso título de *La Raza Latina*.

La Raza Latina viene á la prensa á cultivar todas las ideas que constituyen su gloriosa progeñe, y á hacer de la ciencia, de ese gran instrumento de la civilización, de ese poderoso impulso que recibe el hombre para encaminarse á la perfección de su sér, el arma con que se propone demostrar la injusticia de la preponderancia germana: llamados por una vida política más amplia, á intervenir más ó menos directamente en la sociedad; todos los que somos hijos de la Raza latina, debemos continuar la gran obra de nuestros padres, preparando el pan de la inteligencia á las generaciones futuras y perfeccionando nuestra libertad y nuestro derecho.

II

Raudales de luz alegran el firmamento durante el día, y millares de estrellas tachonan la bóveda celeste cuando la noche extiende su negro manto; corren por dó quiera, en nuestro derredor, séres animados unos vagan por los aires, otros se arrastran por los suelos, unos nadan en la inmensidad de las aguas, otros, por gracia especial de la naturaleza, cruzan los campos y las olas argentadas del profundo mar. Los céfros, con el ligero y voluptuoso movimiento de sus alas, mecen las flores, cuyos aromas olorosos embalsaman la atmósfera: las piedras, adhiriéndose unas á otras, se convierten, con el trascurso de los siglos, en elevados peñascos; la tierra elabora en su seno los preciosos metales despide una multitud de gases que, mediante combinaciones químicas todavía desconocidas, se solidifican y componen cuerpos nuevos; y final-

mente, agitada por materias combustibles y el fuego que encierra en sus entrañas, cambia de vez en cuando algunos puntos de su vasta superficie.

¿Pero cuál ha sido la causa de tanta maravilla? ¿Las ha producido el azar ó una fuerza ciega? ¿Trae su origen lo creado de un germen primitivo ó lo ha sacado de la nada el Hacedor supremo, infinito, eterno, que lo puede todo? El sentido de la palabra Creación expresa el poder único y exclusivo de la Divinidad y nos pone de manifiesto que niegan ó intentan destruir la obra mas prodigiosa los que pretenden explicar el origen del universo como un efecto del desarrollo progresivo de una materia increada; la Biblia disipa las dudas, y con claridad admirable nos describe el Génesis el origen de todas las cosas; nos muestra un Dios eterno, infinito, todopoderoso, que manda y es obedecido, que con la fuerza solo de su palabra hace salir de la nada todo lo creado.

La idea de la creación presente siempre en el entendimiento divino es la más bella, la más grande de todas las ideas; la teoría de la estructura de la gran fábrica del universo es la más grandiosa de todas las teorías. Y sin embargo, el Soberano Hacedor de todas las cosas, el divino arquitecto del Mundo puso los seis días genesiáticos entre la fábrica del universo y la teoría de su divino arquitecto, entre las cosas creadas y la idea de la creación de su Hacedor Soberano. Si, la obra de la creación fué sucesiva, fué continua al mismo tiempo. Si, Dios no sacó instantáneamente todas las cosas de la nada, ni tampoco suspendió el trabajo de la creación hasta que la creación fué llevada á venturoso remate. Si, entre el principio y el fin de la creación puso seis días, no puso ni un solo día ni una sola hora, ni un solo instante entre los seis días genesiáticos. Hasta que los seis días de la creación fueron cumplidos, hasta que todas las cosas fueron hechas, no amaneció el séptimo día, que fué el día del reposo; con lo cual quiso Dios sin duda dar á entender á los hombres que la continuidad y la sucesión deben ir juntas y que entre ambas forman y constituyen la ley del progreso. Caminar despacio, pero sin reposarse jamás; caminar lenta, pero continuamente, esta es la ley á que se sujetó el humano linaje, desde que Dios puso en sus manos el bordon del peregrino y le ordenó que peregrinara siempre hasta llegar á las regiones de las eternas moradas. Solo en ellas luce terso, sereno, apacible é inmortal el séptimo de sus días, el día de su reposo.

Como una publicación de la índole de la que hacemos, debe asentarse sobre bases sólidas, hemos creído deber hacer las declaraciones que anteceden, para afirmar que somos de los que, á pesar de los llamados adelantos de la ciencia, creemos en la Creación Mosaica.

III

El estudio sobre las razas ocupará en las páginas de nuestra Revista un lugar preferente, porque la etnología general ha llegado á ser una parte importante de las ciencias filosófico-histórico-políticas. Antes, la cuestión de razas apenas merecía la atención de los hombres consagrados al estudio de las ciencias políticas, porque no se había creído que una cuestión de antropología y de historia natural, pudiera ofrecer un gran interés al historiador, al político y al moralista como al fisiólogo y al naturalista. Para ocasión oportuna nos reservamos demostrar la sinceridad de la narración de Moisés, corroborada por los adelantos de las ciencias; en las páginas de la Revista aparecerá demostrada la unidad de la especie humana; y al combatir las teorías de algunos escritores, al estudiar las opiniones de J. B. Lamarck, Camper, Wiseman, Gall, Spurzheim, Vilmont, Broussais y Fossati, veremos que el tipo único de la humanidad ha existido de la descreación hasta hoy á pesar de la diversidad de color.

Si la Revelación divina y los principios de las ciencias naturales nos prestan un hilo precioso para introducirnos en el gran laberinto que nos rodea y penetrar los fenómenos misteriosos de la naturaleza ¿por qué acogernos al pendón del sofisma y del error? ¿por qué formular hipótesis basándonos en la arena? ¿por qué admirar con estupor las doctrinas sofisticadas y la erudición seductora de Virey, de Bory, de Saint-Vincent y de Lamarck, prefiriéndolas á las teorías sólidas de Blumenbach, del doctor Prichard y del eminente Humboldt, que se nos presentan como gigantes que estrechan en sus brazos todo lo creado (a)?

(a) He aquí el cuadro de las clasificaciones mas recientes segun Bony de Saint Vincent. Dicc. class. de histo. nat., tomo VIII.

- | | |
|--|--|
| † Leiotricos, de cabellos lisos. | XII Especie etiópica. |
| Del antiguo continente. | XIII Especie cafre. |
| Primera especie, Japleita. | XIV Especie melaniána. |
| A Gens togala, llevando siempre talar ropaje y siendo calvos de frente. | +++ Hombres monstruosos. |
| a Raza caucásica (occidental). | a Crelinos. |
| b Raza pelásgica (meridional). | b Albinos. |
| B Gens braceata, todas sus variedades adoptaron ropas cortas, siendo calvos de sincipicio. | Segun Desmoulins (Historia natural de las raz. hum). |
| c Raza céltica (occidental). | I Especie escítica. |
| d Raza geométrica (septentrional). | a Raza indo-germana. |
| 1.ª Variedad, teutónica. | b Raza finesa. |
| 2.ª Variedad, esclavónica. | c Raza turca. |
| II Especie árabe. | II Especie caucásica. |
| a Raza atlántica (occidental). | III Especie semítica. |
| b Raza adámica (oriental). | a Raza árabe. |
| III Especie indiana. | b Raza etrusco-pelásgica. |
| IV Especie escítica. | c Raza céltica. |
| V. Especie china. | IV Especie atlántica. |
| * Comunes al antiguo y nuevo continente. | V Especie indiana. |
| VI. Especie hiperbórea. | VI Especie mongólica. |
| VII. Especie nepturiana. | a Raza indo-china. |
| a Raza malesa (oriental). | b Raza mongola. |
| b Raza oceánica (occidental). | c Raza hiperbórea. |
| c Raza japonesa (intermedia.) | VII Especie kuriliana. |
| VII Especie australiana. | VIII Especie etiópica. |
| *** Propias del nuevo continente. | IX Especie euro-africana, negros de Mozambique, cafres, etc. |
| IX Especie colombiana. | X Especie austro-africana. |
| X Especie americana. | a Raza hotentote. |
| XI Especie patagónica. | b Raza bosjemana. |
| †† Elotricos de cabellos crespos. | XI Especie malesa ú oceánica. |
| | 1 Carolinianos. |

Cualquiera que sea la solución que se adopte acerca de la difícilísima y misteriosa cuestión de los orígenes de la especie humana; ya que se consideren las razas como la descendencia de Noé; ya que se las mire como antorchas de diferentes comarcas, es necesario reconocer que cada región del globo imprime un carácter particular á la especie humana. Cinco grandes familias ocupan nuestro continente; la familia Aryana, la Ouraliana, la Turco-Tártara, la Mongola, la Romnical. Varietades de la especie humana, estas familias son grandes ramas que, á través de las edades y de las diferentes regiones de Europa, han formado razas secundarias. Pero los lingüistas, los naturalistas y los historiadores están conformes en que la raza por excelencia, la que representa la concentración de las fuerzas de la humanidad, es la familia ó grande raza Aryana, á la cual desde el principio se le ha denominado *Caucasiana*, después, según los alemanes, *Indo-Germánica*, y que hoy se intitula *Indo-Europea*. El fondo común de las religiones de todos los pueblos caucasicos, las tendencias generales de su espíritu, su aptitud á la civilización y los idiomas que hablan no dejan la menor duda sobre su comunidad de origen. A la gran raza Aryana corresponden las razas Germánica, Scandínava, Céltica, Italiana, Pelásgica, Helénica Albanesa; la raza Daco, Roumana; la raza Slava; los Celtos-Bascos los grupos Slavo-Oureliano abarcan el grupo Moscovita y el grupo Búlgaro; por último, la raza Semítica Aryana (los Judíos). Estas diferentes razas se esparcieron por el mundo con sus idénticas aptitudes, y su tendencia en proseguir el mismo ideal de civilización. «El que anhelara conocer donde nace el Nilo, necesitaria remontar su curso, preguntar de país en país de qué lado trae allí sus aguas, y acercarse á sus fuentes siguiendo de continuo sus tortuosos giros á través de bosques, arenas, desapariciones y cataratas (a).» Conviene proceder de la misma manera respecto del raudal de las naciones.

En el drama eterno de la humanidad, en este gran teatro rodeado de tumbas, cuyo polvo es la misma ceniza del hombre que ha existido antes que nosotros, examinando en una palabra la historia de la humanidad, es indudable que si los bosques y las cavernas y la vida salvaje constituyen el estado natural del hombre, es preciso considerar como un mal ese rodeo ó extravío al que se le da el nombre de sociedad y de progreso: en vez de propender la ciencia y el arte á ennoblecer la existencia, y hacer más halagüeña la asociación civil, deberían aplicarse á restituir al hombre á su verdadero estado natural y á la libertad, consecuencia lógica en un todo, y que por lo absurda bastaría á desmentir el principio, como basta la historia para negar que el hombre haya inventado el lenguaje, la religión y la moral. Ya en el paraíso nuestro padre tuvo la tarea de guardarlo y cultivarlo: de modo que la lucha y el trabajo fueron su primer destino. Aumentase por vía de castigo, luego que se introduce el pecado, castigo paternal, porque el trabajo contribuye á la salud y al bienestar, perfecciona al hombre, le da la conciencia de su ser, y de sus fuerzas, reconcentrándolas para procurarse mejor estado para gozar de esa felicidad que estriba en un sentimiento tranquilo, más bien que en ruidosas conquistas. Este supuesto tránsito de la vida pastoral á la agricultura, y de aquí á la industria, al comercio, no se aviene tampoco con la historia que nos representa el hombre pastor y agricultor apenas acaba de ser sentenciado á vivir con el sudor de su frente. El fratricida arrastró consigo á los Cainitas, lejos de las tiendas patriarcales se multiplicaron y construyeron ciudades donde se fomentó la industria hasta el punto de cultivarse las artes y de conocerse los instrumentos de música, á la sexta generación después del asesino. Reducido posteriormente el género humano por consecuencia del diluvio á una sola familia se conservaron en ella las primeras artes. Noé fué cultivador y artesano pero como sus descendientes se dispersaron por la superficie de la tierra varió su industria según los lugares, sufriendo la ley de la necesidad y descuidando lo que carecía de una utilidad inmediata.

De este modo nacieron y se aumentaron las diversas industrias en razón de los lugares; pero la agricultura fué la que introdujo en la constitución moral mayores alteraciones. Queriendo el hombre, después de haber cultivado un campo, seguir con la vista sus esperanzas, se fabricó una habitación allí cerca; entonces se abre paso ese sentimiento á que damos el nombre de amor de la patria, y la estabilidad del hogar da origen á la asociación civil. Sencillos fueron los principios políticos por los cuales se gobernaba la sociedad humana reunida en las llanuras de Senaar. Habiéndose multiplicado prodigiosamente, pensaron construir una centralidad social que juntase en un objeto común los esfuerzos de

las tribus; pero hubo de prevalecer el egoísmo; la torre de la unión vino á ser de confusión, se dividieron los pueblos y Dios puso entre ellos una nueva distinción con la diversidad de las lenguas.

Los industriosos descendientes de Cham poblaron la Siria, la Arabia, algunas comarcas entre el Éufrates y el Tigris, y penetraron en África por el istmo de Suez. Poseían la ciencia y la cultura más elevada; pero les hizo decaer su inmensa depravación moral é intelectual.

La raza de Sem permaneció en África entre el Éufrates y el Océano Indico, desde donde se extendió por una parte de la Asiria y de la Arabia al Occidente de este río; más tarde penetró en la América por la propia vía que toman todos los años los kionskis para suscitar guerras á los americanos de las costas del Noroeste (a). Desde los tiempos más remotos demostraron los Semitas ser más ilustrados, y conservaron las tradiciones de los patriarcas, tanto con relación á la ciencia humana como á los dogmas religiosos.

Más tosca, si ménos corrompida la descendencia de Japhet, que pudo participar de las ventajas de los pueblos elevados á una civilización rápida se dirigió hacia el Norte ocupando las islas del Mediterráneo y después la Europa.

IV

Si la estructura de este compuesto sistemático de territorios que nombramos Europa revela el grandioso plan del Criador para la gran ley de la unidad en la variedad; si esas divisiones geográficas parecen hechas y concertadas para que dentro de cada una de ellas pueda encontrar cada sociedad las condiciones necesarias para su existencia propia; si aun suponiendo la Europa ocupada por un solo pueblo habríamos de ver tendencias irresistibles á la partición de esta gran república en grupos distintos que aspiraran á formar cada cual una nacionalidad aparte; ¿quién no descubre en la situación geográfica de Italia, Francia, España y Portugal, pueblos latinos, la misión que están llamados á cumplir en el desarrollo del magnífico programa de la vida del mundo?

Heredera la raza latina por una parte del saber, de las luces, de la civilización de los antiguos, y por otra dueña de ese vigor, de esa poderosa energía de las razas nuevas, le correspondió á su vez conquistar é ilustrar el mundo, de cuyo privilegio puede decirse en verdad que han disfrutado en mayor ó menor parte casi todas las naciones en que se halla dividida. Nosotros recordaremos sus gloriosas conquistas y al defender los fueros de nuestra raza, tendremos muchas ocasiones de observar cómo la civilización célebre y extraordinaria de la Grecia pasó á Roma, nuestra madre, y si pierde tal vez algo de su filosofía y de su encanto, llega á ganar de seguro en positivismo y en virilidad, y cómo aquella civilización ilustró y encadenó con lazos más fuertes que los de la espada del germano. ¿Qué espacio tan glorioso para Roma y tan dilatado al mismo tiempo, aquel que principia en el nacimiento de sus heroicas virtudes, de sus eternas leyes y de su envidiable libertad, y termina un momento antes de la corrupción, de los funestos placeres, de las ambiciones ilegítimas y de todas las perversidades, que la llevaron primero á los desórdenes más espantosos y después á la tiranía más ominosa.

En tan inmenso período, que empieza la gloria y cierra el envilecimiento, que inauguran las leyes más libres y justas y concluyen las constituciones más despóticas y sangrientas, que principia, en fin, aquella grande é incomparable serie de victorias, que han immortalizado tantos hombres y finaliza la derrota más universal y deplorable que ha presenciado la humanidad en tan fecundo período, Roma fué el árbitro de los destinos humanos, el único dueño de cuántas coronas é imperios ostentaba el universo, la fuente exclusiva del saber, de los conocimientos, de la civilización de aquella época. Sus leyes que sobreviven, que no morirán nunca, que están formando los cimientos de todos los códigos vigentes, pueden probarnos la solidez, la sabiduría, la influencia, el poder de aquella Roma libre y feliz, cuyo origen, si hemos de dar crédito á las tradiciones, fué el memorable robo de las Sabinas, y cuya base de legislación encontramos en las doce tablas. ¡Cuán bella es la historia contemplada desde el Capitolio! Suprimidlo, y es incomprensible la historia, dijo el ilustre Valdegamas. Permítasenos saludar de paso al coloso para rendir homenaje á su grandeza. Al mirar á esa gran ciudad, último esfuerzo del espíritu de la civilización antigua, remate de sus edades, quién no se maravilla y queda atónito ante esa pobre guarida de gente dispersa, sin patria y sin hogar, que de tan humilde cuna se levanta á ser dueña de Italia, reina del mundo, ciudad que en el fuego sagrado, cuya centellante llama arde siempre al pie de sus altares, va arrojando todas las razas para que se limpien de las manchas de las antiguas civilizaciones; ciudad que iluminada por intuición clarísima, subyuga á todos aquellos pueblos que no tienen una idea más alta y progresiva que la suya; y así vence á la raza semítica que anhelaba arrancarle el dominio del mundo y torcer el majestuoso curso de los tiempos; vence en Corinto, que poseyendo una idea hermosísima se había quedado contemplándola en su santuario, ó había querido llevarla hacia el Asia cuando el Eterno quería que la idea civilizadora bajara como el sol hacia el Occidente; vence en mil batallas á los reyes orientales que no comprendían que el espíritu del mundo había huido de sus selvas, que el fuego de la vida se había apagado en sus altares, que el génio de la historia se había hecho hombre y no necesitaba dormir ya en el seno de la naturaleza; y en todas estas victorias, lejos de exterminar á los pueblos caídos de rodillas ante su carro triunfal, los levanta, recoge su espíritu y lo enciende como un faro en el Capitolio, cautiva sus dioses y los erige en el Panteón un templo, reúne sus leyes y se las va dando al Pretor, para que en sus interpretaciones las una al antiguo derecho romano; y se empapa en la vida de los vencidos y la recibe por todos sus poros; y la transforma y engrandece en su vasta mente, en su profundo pensamiento y viene á ser así la encarnación de la humanidad, la síntesis maravillosa de toda la historia.

2 Dajakis y acadjues de Borneo, y muchos araforas y alfurios de las Molucas.

3 Javasiños, bumatrianos, timoranos y maleses.

4 Polinesios.

5 Oris de Madagascar.

XII Especie papuana.

XIII Especie negro oceánica.

1 Moisés ó moicos de la Cochinchina.

2 Samangos, dejakos etc. de las montañas de Malaca.

3 Pueblos de la de Diemen de la Nueva Caledonia y del archipiélago del Espíritu Santo.

4 Vinzirobaris de las montañas de Madagascar.

XIX Especie australa.

XV Especie colombiana.

XVI Especie americana.

1 Onagnas, gnaranis, coroados, puris, altouras otomack etc.

2 Botucadisy guaiasos.

3 Mbayas, sciarronas.

4 Araucanos, puelsecos, teulentos ó patagones.

5 Potsehros, indígenas de la tierra del Fuego.

Segun Lesson.

(a) (César Cantu) Hist. Universal.

I Raza blanca ó caucásica.

1 Rama: aramen, asirios, caldeos, árabes, fenicios, hebreos, abisinios, etc.

2 Rama: indiana germana, pelásgica, céltica, cantarros, persas etc.

3 Rama: escítica, tártara, scitas, partos, tures, finlandeses, húngaros.

I Variedad, raza malesa.

II Variedad, raza oceánica.

II Raza amarilla ó mongólica.

1 Rama manchue.

2 Rama sémica.

Rama: Hiperbórea ó Esquimal, Lapones en parte, samoyedas, esquimales del Labrador, habitantes de las kuriles y de las islas Aleutas.

4 Rama americana.

a Peruana ó mejicana.

b Araucana.

c Patagóna.

5 Rama mongolo-pelásgica ó caroliniana.

III Raza negra ó melanióna.

1 Rama etiópica.

2 Rama cafre.

3 Rama hotentote.

4 Rama papuana.

5 Rama transmaniana.

6 Rama alfurons-endamena.

7 Rama alfurons-austral.

(a) Humboldt, Ensayo político sobre la Nueva España.

Roma obedeció á la ley de los pueblos infantes y á la ley de los pueblos adultos. Dos civilizaciones diversas debían coexistir en el Capitolio, debían habitar dentro de sus muros, debían fecundarse sobre sus siete colinas. El pueblo romano llegó á ser fuerte para vencer; llegó á ser sábio para conservar: grande ejemplo nos legó para evitar que los hijos del Norte destruyan nuestro organismo político y las conquistas de nuestra civilización. No olvidemos el carácter distintivo de la personalidad del pueblo romano; tengamos muy presente en estos solemnes instantes que lo que distingue al pueblo romano de todos los pueblos infantes es que siendo siempre instintivas las guerras de los últimos, fueron siempre sistemáticas las del primero; recuerden los pueblos oriundos del Latio que el pueblo romano se diferenció de los demás pueblos legisladores, porque él solo poseía la ciencia de la legislación; se diferenció de los pueblos guerreros, porque él solo poseía la ciencia de la guerra. El pueblo romano venció á todos los pueblos porque era el más inteligente de todos los pueblos: Roma subyugó al mundo porque era la inteligencia del universo. Su dominación tiene el sello de legitimidad, porque el sello del poder legítimo existe en todo poder inteligente.

El mundo occidental estaba exclusivamente ocupado por tribus feroces y guerreras; el mundo oriental por pueblos decrepitos y por reyes imbéciles y fastuosos. Atenas estaba entregada á la corrupción y á los sofistas: Esparta á la barbarie y á la merced de las facciones: el Egipto y las sociedades asiáticas doblaban su cerviz con una indolencia estúpida ante los generales de Alejandro, que herederos de su ambición, pero no herederos de su gloria, se disputaban en una lucha innoble los despojos de su grandeza y el cadáver del Oriente. ¿En dónde hallaremos el porvenir? ¿Le buscaremos en la Grecia? El astro hermoso que presidió su destino, había ya traspuesto su cénit. ¿Le buscaremos en el Asia? La debilidad y la decrepitud no le tienen. ¿Le buscaremos en la Europa? La barbarie no tiene porvenir, si el germen de la inteligencia no viene á hacer fecundo su seno.

Ahora bien: entre el mundo de la barbarie y el mundo de la decrepitud, entre el Occidente que era un confuso embrión, y el Oriente que era un vastísimo sepulcro, se levanta el pueblo inspirado, el pueblo rey, el pueblo del porvenir. El trono del mundo está vacante, él le conquistará con su espada: la corona del mundo está en el lodo, él se la ceñirá, porque está hecha á la medida de su frente. Como tribu nómada, se postra ante el caudillo que la conduce al combate; como el pueblo de Dios se inclina ante su profeta, cuando se avanza hacia las crestas de Sinaí, así el mundo se postra ante el Capitolio.

Roma, en tiempo de Sila, se corrompe por medio del epicureísmo que el pueblo griego había inculcado en sus venas: Roma se debilita por medio de las facciones. Cuando fué corrompida y se debilitó, dejó escaparse de su sien la corona del universo, y la reina del mundo fué esclava de un señor. Cuando los Césares suben al Capitolio, Roma, débil y corrompida, se enerva, y como el mundo era Roma, el mundo se debilita, se corrompe y se enerva también. El impudor, las violencias y las maldades habían llegado á su colmo. Roma azotaba al universo, y era azotada á su vez por un hombre astuto, que después de extinguir la libertad vencida en Farsalia, gritaba paz para mayor insulto. Parecía no haber remedio, no haber esperanza. El Poniente estaba negro y el Oriente más negro todavía. Pues de esa misma oscuridad brotó la luz, como en el principio del mundo del caos surgió la creación. Un artesano de Judea, á quien por mofa llamaban el hijo del carpintero, predicó una doctrina nueva y sublime que debía redimir al mundo de la esclavitud, como aquel conquistador pacífico venía á redimirle del pecado.

El porvenir bajó del cielo y descendió del polo. Los bárbaros del Norte inocularon el germen de la fuerza en el antiguo mundo entregado á las lentas convulsiones de una prolongada agonía, y el Cristianismo depositó el germen de la inteligencia. La Providencia se revela al hombre en la historia, y delante del maravilloso espectáculo que nos ofrece el progreso de la humanidad, debemos postrarnos ante Dios, y alabarle por su misericordia y su justicia que resplandece maravillosamente en todas las páginas de la historia.

El cristianismo, vió la luz en la infancia del mundo. La civilización romana era demasiado imperfecta para llenar los altos fines de la creación. Era la civilización de la guerra, de la conquista, de la servidumbre y el mundo necesitaba ya otra civilización más pura, más suave y más humanitaria. La antigua Sociedad iba cumpliendo el plazo que le estaba marcado, porque su corazón estaba tan gangrenado como los ídolos, y tenía que morir. Era menester un grande acontecimiento que cambiara la faz del mundo y regenerara la gran familia humana; esta obra estaba prevista; sonó la hora del cumplimiento de las profecías y nació el cristianismo.

Entre Adán y Jesucristo, entre la cuna del mundo, colocada en la cumbre del Paraíso terrenal, y la cruz levantada en el Gólgota, hormigean las naciones abismadas en la idolatría, degeneradas por la caducidad del padre de la familia. Entre estas naciones distínguese un reducido pueblo que perpetúa la tradición sagrada, y deja oír de tiempo en tiempo palabras proféticas. Aparece el Mesías, la raza primera tiene fin comienza la raza segunda: Pedro trae á Roma los poderes de Jesucristo y renuévase allí el universo.

«El cristianismo, cuyo origen divino, reconocemos todos, cuya eficacia inagotable todos confesamos y sentimos; primera luz que nos ha sonreído entre los ensueños de la inocencia, primera ley que ha refrenado las tempestades y los ímpetus de nuestra juventud, objeto de todas las oraciones consuelo de todos los dolores: idea que en el seno del hogar doméstico hemos libado como la miel de la vida de los lábios de nuestras madres, y que guardamos en el fondo del ser como el alma del alma; poesía invisible que resuena desde la cuna en nuestros oídos; símbolo que vemos en nuestros campos, saludado por el labrador, cuando la golondrina le anuncia la primavera, en nuestras playas adorado por el navegante, cuando la gaviota le señala el buen tiempo; ángel que nos acompaña en vida, que santifica nuestras acciones, y que después de muertos, se siente silencioso en la tierra donde dormimos, recoge el aroma de nuestra vida, el alma, y lo lleva en sus alas al través de los

»orbes á Dios;» (a) el cristianismo que es una religión, un arte, una gran filosofía, toda verdad, toda hermosura, toda bondad, como doctrina social, por más que pese á los que quieren ungir con él todas las tiranías; como doctrina social, dió dignidad al esclavo, igualó moralmente al pobre con el rico, hizo de todos los hombres una sola familia, y de todas las naciones antes enemigas la humanidad, y quiso que esta obra de libertad contara entre sus grandes holocaustos el sacrificio del Verbo, y por su primer mártir al hijo del Eterno, es el alma de la civilización moderna.

La sociedad es un deseo de Dios; por Jesucristo cumplió Dios este deseo, según Bossuet: pero el cristianismo no es un círculo determinado sino por el contrario, un círculo que se agranda á medida que la civilización se dilata; no comprime, no ahoga ciencia, ni libertad alguna.

El cristianismo divide la historia del género humano en dos partes distintas, desde la creación del mundo hasta el nacimiento de Jesucristo la sociedad de los esclavos, con la desigualdad de los hombres entre sí y con la desigualdad social del hombre y la mujer, y desde el nacimiento de Jesucristo hasta nuestros días la sociedad con la igualdad de los hombres entre sí con la igualdad social del hombre y la mujer la sociedad sin esclavos ó al menos sin el principio de la esclavitud.

La historia de la sociedad moderna tiene verdaderamente su origen al pie de la cruz. Para conocerle bien, es necesario observar en que difiere desde su nacimiento esta sociedad de la pagana; como aquella la descompuso; que nuevos pueblos se mezclaron á los cristianos para precipitar el poder romano, para trastornar el orden religioso y político del mundo antiguo; puntos todos, que serán tratados en nuestra Revista con la profundidad que reclama su importancia y el objeto moral y político de nuestra publicación La Raza Latina.

«Humilde al nacer, el cristianismo, y pronto á propagarse, como todo lo que está destinado á una duración larga y segura, va poco á poco minando sordamente el viejo y carcomido edificio de la gentilidad, poco á poco va subiendo desde la choza hasta el trono, desde la red del pescador hasta la púrpura imperial» (b). Pero todavía después de haber enarbolado Constantino sobre el trono de los Césares el lábaro de la fé los cargos públicos se conservaban en manos paganas; el senado era pagano, y los decrepitos ídolos tenían la jactancia de estar en mayoría y de creerse inmortales. «Todavía en las márgenes del Duero recibían Diana y Pasiphae la ofrenda de una vaca blanca inmolada en celebridad de la superstición cristiana estinguida» (c). Hombres y dioses se pagaban de estas ceremonias pueriles, mientras el cristianismo que se daba por extinguido, se iba infiltrando suavemente en los corazones, y ganándolos al nuevo culto.

La nueva religión encomendó su triunfo á la tolerancia y á la caridad, la vieja religión apeló para sostenerse á las fieras y á los patibulos. El martirio no podía retraer de hacer cristianos á los pueblos latinos, siendo los españoles los descendientes de aquellos antiguos celtíberos tan despreciadores de la vida. Así fué, que además de los campeones de la nueva fé que de cada ciudad fueron brotando aisladamente en esta lucha generosa, solo Zaragoza, bajo la frenética tiranía de Daciano, añadió tantos héroes al catálogo de los mártires que por no poderse contar los llamaron los innumerables. Esta ciudad que dió innumerables mártires á la religión, había de dar, siglos andando, innumerables mártires á la patria.

Acude luego á la filosofía en apoyo del nuevo dogma, y la voz de los Ciprianos y los Tertulianos disipa las más brillantes utopías de los agudos ingenios del paganismo, los Sócrates y los Platones, y derraman la verdadera luz sobre el enigma de la vida, hasta entonces ni descifrado ni comprendido. El politeísmo recibe con esto un golpe mortal, de que ya no alcanzarán á levantarle las doctrinas de la vieja escuela. Juliano emperador filósofo y apóstata astuto, se propuso eclipsar las glorias de Constantino y tuvo que resignarse á ser ejemplo y testimonio de que la idolatría había acabado virtualmente.

Pero el politeísmo, minado ya por la doctrina de la unidad, no había de acabar hasta que fuese derribado por la fuerza. El paganismo y el imperio, los desacreditados Dioses y los corrompidos señores debían caer con estrépito y simultáneamente; engrandecidos por la fuerza, á la fuerza habían de sucumbir. ¿Mas dónde está, de donde ha de venir esa fuerza que ha de derrocar el coloso? La Providencia, cuando suena la hora de la oportunidad, dispone los hechos para el triunfo de las ideas. El cristianismo es el alma de la civilización presente. Ocasión tendremos de ver en las páginas de La Raza Latina como se desarrolló en los primeros tiempos, como luchó con el paganismo y como alcanzó el glorioso triunfo. Desde que apareció el cristianismo le han atacado tres especies de enemigos: los heresiarcas, los sofistas, y aquellos hombres frívolos que lo destruyen todo con la risa. Un crecido número de apologistas han contestado con buen éxito á sus sutilezas. San Ignacio de Antioquía (d) San Fréncisco, obispo de León (e) y Tertuliano en su tratado de prescripciones; á que Bossuet da el nombre de *divino*, combatieron á los novatores, cuyas soberbias interpretaciones corrompían la sencillez de la fé. La calumnia fué rechazada al momento por Cuadrato y Aristides, filósofos atenienses; pero no hay noticia alguna de sus apologías, si se exceptúa un fragmento de la primera, conservado por Eusebio. San Jerónimo hace mención de la segunda como de una obra magistral (f). Arnobo, el rector, Lactancio, Eusebio y San Cipriano han defendido también el cristianismo; pero no se han dedicado á alzar su hermosura y contestar á los ataques de la idolatría. Orígenes fué uno de los primeros que com-

(a) Castelar.—Civilización en los cinco primeros siglos del Cristianismo: 1.ª lección.

(b) La Fuente, Historia de España, Tomo 1.º

(c) La Fuente. Id. de id.

(d) Ignat. In Petri apostol. Epist. ad Smyrn, núm. 1.

(e) In Hares, lib. VI.

(f) Eus. lib. IV, 3. Hieronym. Epist. 80. Fleury, Hist. Eccl. tomo 1.º Jillemon, mémoires pour l'hist. Eccl. tomo 2.º Dupin, dem Ceiller. Abate Gourcy, traducción de los antiguos apologistas, Dr. Lopez Serrano. Política y Religión. Id. Estudios políticos y filosóficos de la ciencia del Derecho, próximos á ser publicados.

batieron á los sofistas. Estos rodearon á Juliano y hasta este mismo Emperador no se desdennó en igualarse á los mismos Galileos.

Justo es de que se sepa á qué se reducen todos los ataques que se dirijen al cristianismo; ya es hora de manifestar que lejos de aminorar el pensamiento, se acomoda maravillosamente á las cosas del alma y que encanta el espíritu y cautiva el ánimo más que todos los dioses de Virgilio y Homero.

Con razon dice Chateaubriand *que es sublime por la antigüedad de sus recuerdos, que alcanzan hasta la cuna del mundo; inefable en sus misterios, adorable en sus sacramentos, interesante en su historia, celestial en su moral, rico y encantador en sus adornos y, en fin, que llama en su favor toda especie de pinturas.* ¿Quereis seguirle en la poesia? Tasso, Milton, Corneille y Racine os dibujan sus milagros. ¿En las bellas letras, en la elocuencia, en la historia y en la filosofia? El os presenta á los Luises de Leon y Granada, Bossuet, Fenelon, Masillon, Quintana, Balme, Paschal, Ollier, Rossi, Lermier, Newton, Leibnitz y Valdegamas. ¿En las artes? ¿Qué obras tan bien acabadas! Si se le examina en su culto, ¡qué os dicen sus antiguas iglesias góticas, sus admirables oraciones y sus magestuosas ceremonias! Entre su clerecia, mirad todos esos hombres que os han trasmitido el idioma y las obras de Roma y de la Grecia; todos los solitarios de la Tebaida, todos los lugares de refugio para los desgraciados, todos los misioneros de la China, del Canadá y del Paraguay, del recuerdo las costumbres de nuestros antepasados, las pinturas de nuestros antiguos dias, la poesia y hasta los mismos romances y las cosas secretas de la vida, en todo se refleja el espíritu del cristianismo, alma de la civilizacion presente. Y como el espíritu es inmensamente activo, el reinado del cristianismo es tambien el reinado del progreso. Jesús divinizó esa virtud progresiva que se llama esperanza; Jesús prometió que los hombres hijos de un mismo padre, hermanos, llegarían á tener un solo altar y un solo Dios. Este sentido de progreso debió seguir influyendo en las obras de los Santos Padres de la Iglesia. San Pablo enseña esta misma idea cuando dice que el hombre tenia nociones oscuras de Dios; porque era niño, y como niño su razon era débil, pero que cumplidos ya los tiempos proféticos, debía Dios mandarnos su Verbo, para adoptarnos por sus hijos.

En las páginas de la historia universal vemos el cristianismo en su movimiento interno, en su progreso propio, en sus dogmas: le vemos nacer con el Salvador, triunfar desde la cruz, extenderse por Oriente con San Pedro, por Roma con San Pablo, por Grecia con San Juan. Como en su aparicion trastornó completamente el espíritu del Oriente y de la Grecia, realizando en la conciencia una idea semejante á la idea que Roma realizara en el espacio. Como Roma trajo la unidad del hombre y el cristianismo la unidad de Dios; como Roma dió á la humanidad un cuerpo y el cristiano un espíritu, y como la conciencia por el estoicismo se fué acercando á la moral cristiana: el mundo, por el trabajo de Roma se fué acercando á la unidad espiritual del cristianismo.

V

Dos grandes razas se habian dividido el mundo antiguo; la raza *Semítica* y la raza *Indo-Europea*. La oposicion de estas dos razas ensangrienta toda la historia antigua desde la primera hasta la última de sus páginas. Babilonia y Persia, Tiro y Grecia, Cartago y Roma representan la lucha, la oposicion sangrienta de todas estas razas. La raza *Semítica* representaba la idea divina, la idea teológica, y la raza *Indo-Europea* representaba la idea humana, la idea filosófica. ¿Qué génio superior tocó en el corazón de estas razas, obligándolas á caminar á la fusion y la unidad de todas ellas. ¿Quién las trasformó? El cristianismo. Sobre el mundo clásico de los cinco primeros siglos del cristianismo, se extendió una espada de fuego. Era la espada de los bárbaros. Venidos del fondo del Oriente, origen de todas las grandes emigraciones, habian acampado en los hielos del Norte, y el alma panteista que recibieron en su origen se individualizó en cada uno de aquellos bárbaros en el fondo de su oscura cabaña. Todos, unos venian del Rhin, otros del Danubio, otros de la Scitia, otros de la Scandinavia, como huracanes nacidos de diversos puntos del horizonte, unieron sus ráfagas sobre la cabeza del gran coloso del imperio romano, y arrancaron uno á uno los diamantes de su triunfal corona; diamantes que al estrellarse en el suelo, formaron con sus fragmentos las sociedades modernas.

Hallábase dividido el mundo en tres grandes imperios; Romano, Persa y Chino; separado el último por un espacio inmenso y por una multitud de pueblos bárbaros, ejercia su influjo á la extremidad del Asia, sin conocer los otros dos, mas que por algunas incursiones de los Partos y por las relaciones de su comercio que sustentaba el lujo de Roma. Habíase desarrollado el lujo de los Persas, llegando quizá á ser tan formidable como lo es actualmente el poderío de los Rusos, y pareciendo el único que se hallaba en estado de rivalizar con el del Capitolio. El despotismo Oriental que reinaba en aquellas comarcas se oponía á que pudieran ser contados sus moradores entre el número de los pueblos civilizados, aun cuando les separasen de los bárbaros las artes de la paz y el refinamiento del lujo. Allí las leyes mantenían el orden, pero sin prosperidad pública ni justicia; la cultura intelectual tenia por objeto, no la ilustracion, sino la lisonja; alejábanse la religion de la idolatria lo bastante para tranquilizar la razon, muy poco para purificar los afectos.

Hermanos de aquellos pueblos orientales los del Norte debian ser más funestos á Roma que los cuarenta millones de hombres que prestaban obediencia al rey de los reyes. Vírgenes todavia y vigorosos, aguardaban la señal de Dios para arrojar sobre Roma y vengar al Universo.

Desde el origen de las sociedades políticas la raza denominada *Indo-Germana* se extendió sobre la haz de la tierra en diferentes direcciones. Encaminándose hacia la Persia, la India, el Tisbet, crearon allí ó conservaron una civilizacion cuyos vestigios consultan ahora los sábios en los Vedas, en los poetas inmensos del Ramayana y del Mahabarata, en el Zend-Avesta, así como en los templos-grutas y en las pagodas, ó en las minas del Techil-Minar y de Babilonia.

Otros, costeano el mar Negro y el mar Caspio se diseminaron desde

la Siberia hasta el Ponto-Euxino é inundaron la Europa por tres puntos. Cruzando parte de ellos las montañas de la Tracia, la Macedonia y la Iliria, llegaron á fijar su asiento en medio de los olivares y de los laureles de la Grecia. Bajo la influencia de aquel suave sol, aspirando aquel límpido ambiente, templada su imaginacion, fogosa por el sentimiento armónico, rayó allí en el más perfecto tipo de lo bello. Pero en la época á que llegamos, ha terminado su mision la raza griega, y no se envanece ya mas que con sus recuerdos, mientras que en el teatro político aparecian las razas de los Godos y de los Teutones, que una larga separacion ha hecho del todo diferentes, aun cuando el lenguaje atestigüe todavia un comun origen.

Cuando los Germanos llegaron á Europa la encontraron ocupada por tres emigraciones anteriores; la de los Iberos, la de los Fenicios y la de los Galos, que vencidos tal vez por los Germanos, se lanzaron hasta Italia.

Pudieron efectuar los Germanos este tránsito hacia el año correspondiente á catorce siglos antes de Jesucristo y en el espacio de ocho á nueve siglos y se derramaron desde el Dniester hasta el Prutk, por todo el país entre los montes Ourales y Krapaks. Inclínándose de continuo á Occidente y arrollando á los Cimbros, empujados ellos mismos por los Slavos encontraron en tiempo de Augusto la barrera del Imperio romano: tornáronse, pues, contra los Slavos, y despues de haberles repelido, les fué dado fijar su residencia de una manera estable.

A la sazón ocupaba la raza gótica las selvas de la Scandinavia: ejercitaba la raza teutónica su natural vigor á las orillas del Rhin y del Elba y confiando en su indómita bravura, conservaban cuidadosamente su independencia. Permítenos distinguir á estas dos razas la lengua hablada entre ellas. Con efecto la de la primera se halla divulgada en las islas y en las penínsulas septentrionales; llevada desde allí á Islandia por los Normandos conservó su originalidad hasta el punto de ser llamada en lo sucesivo islandesa, á la par que se alteró en los tres reinos del Norte dando cuna á muchos dialectos: aproximándose más á su origen en las islas Jeroes, alejándose poco á poco en la Suecia, en la Noruega, hasta que se mezcló completamente en Dinamarca, en una proporcion igual con el idioma teutónico.

Bajo la denominacion de Germania, designábase antiguamente el país poco conocido, situado entre el Rhin, el Danubio, el Teist, el Vístula, el Báltico y el mar del Norte, comprendiendo tambien la Escandinavia y el Chersoneso Ambrico. Habian reconocido los ejércitos romanos el verdadero curso del Danubio en Germania y en Pannonia: así no se le hacia resbalar, como en tiempo de Aristóteles, desde Istria, en línea recta. Noticias exactas se tenian de este país al Norte de este rio hasta el Vístula y el Báltico. Creíase que este mar llamado *Sinus Sarmaticus* era un golfo del Océano, que en medio de aquel golfo estaban situadas las islas de Escandinavia, como tambien el Tule de Piteas, y que se juntaba á los mares Escítico y Serico, con los que se suponía comunicarse con el Mar Caspio.

No estamos ciertos de que hayan existido realmente las federaciones mencionadas por algunos autores, como la de los Istevones, á la cual pertenecian los Cheruscas, y fué denominada enseguida de los Francos: la de los Ingevones, comprendiendo á los Frisones y á los Chancios, y llamada posteriormente de los Sajones: la de los Hermiones, de que formaban parte los Suevos, los Marcomanos, despues los Alemanes; y la de los Germanos orientales, subdivididos en Burgundos, Gépidos, Vándalos y Godos. Estas federaciones, análogas á las de los antiguos Etruscos y á las de los modernos Suizos, hubieron de formarse, segun su aserto, para resistir al poder romano, y más tarde para destruirlo. Verdaderamente no encontramos en aquellas comarcas mas que una multitud de naciones alternativamente enemigas ó aliadas, segun la necesidad del momento cuyas vicisitudes seria tan imposible seguir como las mudanzas que hace sufrir el soplo de los vientos á la abrasada superficie del Desierto.

Sin embargo, parece que hacia el segundo siglo predominaron algunas de estas poblaciones sobre las otras, de manera que constituyeron ocho naciones, que hubieron de ser las de los Vándalos, Burgundos, Longobardos, Godos, Suevos, Alemanes, Sajones y Francos.

No menciona Tácito á los Sajones (a) que más tarde disputaron á Carlomagno el imperio del Norte, y apenas indican los mapas de Ptolomeo la península Cimbrica y las tres pequeñas islas hacia la embocadura del Elba, de donde salió este pueblo. Empezó por aventurarse al mar en barquillas chatas y ligeras, á propósito para remontar hasta cien millas y más la corriente de los rios, y para ser trasladado de uno á otro. Antes de abandonar la ribera enemiga inmolaban con tormentos atroces la décima parte de los prisioneros, que sacaban á la suerte. Dedicándose en seguida á hacer el corso, se lanzaron á alta mar y amenazaron la Galia y la Bretaña. Vióseles remontar el Sena y el Rhin, trasladar sus barcas hasta el Ródano, descender al Mediterráneo y tornar á ganar por las columnas de Hércules sus helados países.

VI

Cuando se derriba y desmorona un viejo edificio para reconstruirle sobre nuevos cimientos y darle nueva planta y forma sin dejar de aprovechar los materiales útiles que quedan, mézclanse al principio y se revuelven los antiguos y nuevos elementos hasta que la mano hábil del artifice va dando á cada uno la conveniente colocacion y asentándolos en el lugar que á cada cual corresponde, segun el plan que lleva indicado en su mente. Así, al irse desmoronando el antiguo imperio romano, mézclanse y se revuelven confundidos sus fragmentos con los nuevos materiales que han de entrar en la reconstruccion del edificio social. La historia nos enseña cómo un solo hombre habia estado deteniendo la caída del imperio. Muerto este hombre, el viejo y minado edificio iba á venir á tierra, parte desmoronándose, parte desplomándose con estrépito.

(a) T. Moeller—Sajonei—Comm.—Histórica.—Berlin, 1830.

Parece que la Providencia no queria dar á cada familia imperial sino un hombre ilustre para que los grandes de la tierra no se envanecieran. Marco Aurelio, modelo de príncipes, dió al mundo un hijo, tipo de corrupción y de perversidad. Los hijos de Constantino estuvieron lejos de heredar la grandeza de su padre, y al gran Teodosio le suceden sus dos hijos Arcadio y Honorio, el primero pequeño, miserable y estúpido, el segundo desidioso, lijero y desatentado: Arcadio dominado por una mujer y por un eunuco, y Honorio entregado á un tutor de la raza Atana y contento con casarse sucesivamente con las dos hijas de Estilicon, que supo aprovecharse bien de la inercia y de la imbecilidad de su imperial yerno. Tales eran los dos soberanos del imperio en la ocasion en que más hubiera necesidad éste de manos robustas y vigorosas.

Entre las razas salvajes que en la grande irrupcion del año 406 habian inundado el imperio romano, contábanse los Vándalos, los Alanos y los Suevos, que, precipitándose sobre las Galias las devastaron por espacio de tres años. Habian hecho estas tribus su principal asiento, si asiento hacian en alguna parte estos guerreros normandos, en la Aquitania y la Narbonense. Viéndose casi al pié de los Pirineos, el deseo de ver lo que se ocultaba detrás de aquella formidable barrera de elevados montes, les hizo franquearlos (409) desgajándose como torrentes por las comarcas españolas en ocasion que en la España andaban revueltos en guerras los Máximos, los Constantes y los Geroncios, disputándose entre si un retazo de la desgarrada púrpura romana. Coincidió este gran suceso con la entrada de Alarico en la capital del antiguo mundo romano. Cada uno de estos pueblos trashumantes traía su rey ó más bien su jefe militar. Gunterico se llamaba el de los Vándalos, los más poderosos y fieros, á quienes acompañaban los Silingos, tribu particular de su misma raza. Atacio era el de los Alanos, y Hermarico ó Hermenérico el de los Suevos.

Vamos viendo como la historia confirma la verdad de nuestra fórmula expresada en el artículo anterior, cuando despues de la caída del imperio romano nos interrogábamos dónde encontraríamos el porvenir. «El porvenir bajó del cielo y descendió del Polo, nos respondimos.» Y efectivamente; vino el cristianismo, alma de nuestra civilización, y el cristianismo, en los mismos dias en que todo cae hecho pedazos á los rudos golpes del hacha de los Godos, en los momentos de universal devastacion aparece triunfante desde el monte Quirinal hasta el Vaticano.... Alarico manda respetar y custodiar los templos cristianos y no se derrama la sangre de los que se han refugiado en ellos. Así los perseguidores del cristianismo deben su salvación á aquellos mismos lugares que intentaban derribar, á aquella misma religion que tan cruelmente perseguían. Entonces vemos que el porvenir descendido del cielo, el cristianismo, vino á anunciar al mundo que habia concluido la idolatria y que el culto de los dioses paganos habia terminado con el imperio de los Césares. En la destruccion del antiguo imperio romano observamos ya como la Providencia da el triunfo del principio civilizador, que la espada de un bárbaro hijo del Polo ayuda á triunfar sin que él mismo lo conozca, de la resistencia que aún oponia á las doctrinas de los Apóstoles y de las escuelas. Entonces vemos como la fuerza, procedente del Polo viene á completar la obra de la idea; como habiendo sonado la hora de la oportunidad, Dios colocó la fuerza á la orden del derecho, y dispuso los hechos para el triunfo de las ideas.

(Se continuará)

JUAN LOPEZ SERRANO.

Habiéndole cabido á un español la honra, aunque innmerecida, de dirigir esta publicacion, y por más que protestemos que no es nuestro ánimo tratar al detalle ningun punto concreto de la política europea creemos deber declarar que LA RAZA LATINA enarbolará muy alta la bandera de la integridad de la patria española.

La sedicion cubana no está conocida en Europa, y nosotros nos hacemos un deber en utilizar nuestra inmensa publicidad en defender los sagrados intereses de la justicia y del derecho; que son al mismo tiempo los valiosos de la madre patria.

En nuestro segundo número principiaremos á publicar el primer artículo de una serie que se titulará *Cuba Española*.

L'abondance des matières, nous empêche à notre grand regret de ne point faire entrer dans ce premier numéro la traduction française de l'intéressant discours de D. ANTONIO CANOVAS DEL CASTILLO.

Nous la publierons dans le prochain numéro ainsi que différents articles de MM. Franck; professeur du droit des gens à la Sorbonne de Paris; Camus; professeur de l'Université centrale de Madrid; Benavides ex-ministre, de l'Académie espagnole, et de divers auteurs italiens et portugais.

COLABORACION

DE L'INTERET POLITIQUE DE L'ITALIE

DE S'UNIR AUX RACES LATINES.

I.

La commotion profonde causée en Europe par la guerre de 1870 a complété la destruction de l'ordre international établi par les traités de 1815. Déjà la révolution de 1830, et surtout celle de 1848 y avaient porté une atteinte directe; la première en ruinant le prin-

cipe de la légitimité, la seconde en inaugurant celui de la souveraineté populaire. Que devenaient, en face de ces deux grands faits les doctrines de la Sainte Alliance? comment maintenir sous la houlette et le glaive les peuples qui osaient affirmer leurs droits et déclaraient n'accepter qu'un pouvoir consenti? aussi, malgré les prétentions officielles des monarques, le monument qu'ils avaient élevé à leur commune domination s'écroulait de toutes parts. La France libérale travaillait avec ardeur à son renversement, et trouvait en dehors de ses frontières de généreux imitateurs. Asservie par le coup d'état du 2 Décembre, elle ne ralentit pas son action. Loin de là: usant dans la politique extérieure la force qu'elle ne pouvait plus consacrer au développement de ses libertés, elle attaquait en même temps les deux boulevards de l'absolutisme, l'Empire d'Autriche et la Papauté. Elle exigea de l'un l'indépendance de l'Italie, de l'autre la sécularisation du gouvernement, ses armes victorieuses préparèrent ces deux capitales transformations, et l'ombre de son drapeau fit naître spontanément le droit du libre suffrage permettant aux citoyens de choisir leurs mandataires et de diriger ainsi les affaires publiques.

Affranchie avec notre aide, plus encore, par la sagesse de ses hommes d'état, par le patriotisme courageux et désintéressé de son roi, par l'héroïsme inspiré d'un illustre et glorieux soldat, l'Italie devenait à la fois le champion et le gage du système nouveau. Chargée de la mission délicate de conserver et de neutraliser la puissance du S^t Père, placée entre la France et l'Allemagne auxquelles la rattachaient des liens de reconnaissance et d'intérêt, elle allait se trouver aux prises avec des difficultés presque insolubles et condamnée à ne les surmonter qu'en s'abandonnant au hazard des événements, sans perdre néanmoins jamais de vue le but vers lequel l'entraînait une inexorable nécessité.

Il était toutefois impossible qu'elle ne gardât pas au fond du cœur un secret levain d'amertume contre nous. Elle nous reprochait la défaillance de Villa-Franca qui avait laissée inachevée l'œuvre de sa délivrance si bruyamment annoncée, les tentatives malheureuses de fédération, et par dessus tout notre persévérante occupation de Rome. Un parti plus remuant que nombreux, mais dont il eut été impolitique de dédaigner les excitations, cherchait à envenimer ces blessures, et déjà on pouvait y deviner la main de la Prusse. La crise de 1866 la dévoila tout-à-fait, lorsque M^r. de Bismarck, après avoir déchiré la convention de Gastein, comprit que le secours de l'Italie lui était indispensable, il mit peu de mystère à le solliciter. Ce fut pour la France un moment décisif, et l'on se demande comment le souverain auquel elle s'était livrée poussa l'impéritie jusqu'à jeter dans les bras d'un redoutable rival, l'alliée qui s'offrait à lui avec un incontestable sincérité. Il est en effet avéré aujourd'hui qu'avant d'accepter les ouvertures du cabinet de Berlin, le roi Victor Emmanuel consulta l'Empereur. Il dépendait de ce dernier d'empêcher le traité et de rester l'arbitre du conflit. En promettant son appui à l'Autriche, il obtenait la Vénétie et barrait le passage à la Prusse. Cette politique simple et patriotique lui était conseillée par des hommes éminents, elle aurait tout sauvé. Il hésita, ne sut s'arrêter à aucune résolution, et fit dire à Mr. Nigra par son ministre des affaires étrangères qu'il déclinait la responsabilité d'une décision. Une dépêche du 31 Mars 1866 adressée par Mr. Drovin de Lhuys à Mr. Benedetti et publiée par ce dernier ne permet pas le doute sur ce point capital, on y lit le passage suivant:

«Quant aux négociations du cabinet de Berlin avec l'Italie, je ne puis vous donner l'assurance qu'il n'y a rien de fondé dans ce qui a été rapporté à Mr. de Bismarck au sujet d'une intervention de notre part auprès du cabinet de Florence. Notre position à l'égard de l'Italie dans cette circonstance est dominée par deux considérations importantes. D'une part à l'époque des conférences de Varsovie, nous avons, ainsi que vous le savez, déclaré aux Italiens que s'ils se faisaient les agresseurs en Vénétie, ils agiraient à leurs périls et risques. Nous ne pouvions pas les encourager à se prêter aux ouvertures de la Prusse sans engager très-gravement notre responsabilité, d'autre part, nous n'avons pas pensé que nous dussions prendre sur nous d'apporter aucun obstacle à l'accomplissement des destinées de l'Italie en la détournant des combinaisons qu'il lui appartient d'apprécier dans l'entière liberté de son jugement. C'est en ce sens que je me suis exprimé avec Mr. de Nigra. Voilà toute la vérité sur notre manière de voir.»

On demeure confondu en présence de ce triste témoignage d'aveuglement et d'impuissance se désintéresser dans une question vitale, dire à l'Italie qui nous demande une direction: faites ce que vous voudrez, alors que sa détermination peut nous être mortelle, c'est une faute tellement grossière qu'il faut pour en admettre l'existence, en avoir la preuve sous les yeux.

Or cette preuve la voici: elle explique la conduite du cabinet de Florence et tous les événements ultérieurs, elle met surtout en lumière la criminelle folie d'une déclaration de guerre qui allait précipiter l'Allemagne entière sur notre sol, quand nous n'avions aucune alliance, pas même celle de la nation pour le salut de laquelle dix années auparavant nous donnions nos trésors et notre sang pour la repousser il est vrai un peu plus tard, de nos propres mains sous le drapeau de notre ennemi.

L'Italie était donc à l'avance paralysée et, tout en déplorant son excès de prudence, nous ne pouvions être sérieusement surpris de la voir accéder à la ligne des neutres, conçue en réalité dans un esprit hostile à la France. Nous recueillions ainsi les fruits amers de nos faiblesses et de nos témérités également inexcusables. Mais quelque mérités qu'il pussent être, nos malheurs n'absolvaient pas l'Europe de son abandon. Son intérêt seul lui commandait une politique plus prévoyante. C'était contre elle, qu'après les désastres de Sedan, la guerre continuait. Je comprends l'enivrement de l'Allemagne. L'éclat et la rapidité de ses victoires ne lui permettaient plus la réflexion. Subjuguée par la passion, elle refusait de prêter l'oreille aux avertissements de ceux de ses hommes d'état qui gardaient leur sang-froid. Elle était toute entière à ses rancunes, à son orgueil, à son enthousiasme. Les chefs des grandes puissances ne subissaient point les mêmes entraînements. Ils pouvaient clairement apercevoir, que mutiler la France, c'était décréter à courte échéance une nouvelle et plus terrible lutte. Comment seront-ils jugés par l'histoire, s'il est vrai que sciemment, par indécision et mollesse ils aient légué à la génération qui les suivra le fléau d'une guerre d'extermination qu'il leur était possible d'étouffer dans son germe?

II.

Du reste, il est juste de reconnaître que dans cette responsabilité la part la plus lourde ne revient pas à l'Italie. Reléguée au second rang par l'insuffisance de ses ressources militaires, elle ne pouvait prendre l'initiative d'un mouvement décisif. Elle se déclara toujours prête à suivre la puissance qui en donnerait le signal: elle ne s'opposa pas à l'intervention de Garibaldi dont l'apparition dans nos rangs fut fort peu goûtée par le Gouvernement de la défense nationale qui y voyait plus d'inconvénients que d'avantages, causa à la Prusse une vive irritation; elle accueillit avec une respectueuse sympathie l'illustre homme d'état qui avait consenti à défendre notre cause, à Londres, à St Pétersbourg et à Vienne; un instant même, il put croire qu'émue à ses accents, elle se déciderait à faire pour nous ce que nous avions fait pour elle dix années auparavant; elle réprima loyalement les menées des agitateurs qui essayaient de soulever la Savoie et l'ancien Comté de Nice, enfin, elle ne craignit pas au moment où notre vainqueur fit connaître ses exorbitantes conditions de paix, d'associer son douloureux mécontentement aux courageuses remontrances de l'Angleterre. Je conviens que ces témoignages d'intérêt nous ont été médiocrement utiles. La France cependant ne saurait y être insensible: elle doit en conserver le souvenir, elle doit y voir la preuve des sentiments réels de l'Italie pendant cette douloureuse période, et le gage de ceux qui se seraient infailliblement prononcés plus nettement sans un concours de circonstances qui vinrent malheureusement en arrêter l'essor, et peut-être en altérer le caractère.

Il me serait difficile de les mentionner toutes: car malgré notre désir d'éviter scrupuleusement les occasions de blesser une puissance à laquelle nous rattachaient tant de liens, nous n'avons pas toujours réussi à ménager ses susceptibilités. Ainsi, la réserve dans laquelle nous crûmes devoir nous renfermer quand le cabinet de Florence nous annonça son intention d'entrer à Rome fut interprétée comme un acte de défiance couvrant une arrière-pensée. Rien n'était plus inexact. Cette attitude nous était imposée par notre impuissance d'abord, puis par la nécessité de rallier les hommes de tous les partis autour du gouvernement qui se dévouait à la défense de la patrie. Le ministère Italien ne put pas s'y tromper. Il sut par de nombreuses et cordiales communications quelle fut la franchise de notre langage envers le S' Père. Je n'en puis citer de meilleures preuves que la dépêche de notre ministre des affaires étrangères indiquant dès le 10 Septembre 1870 à notre représentant près du S' Siège la ligne de conduite dans laquelle il devait se maintenir.

«Le gouvernement de la défense nationale a, sur la question Romaine, des opinions parfaitement connues. Il ne peut approuver ni reconnaître le pouvoir temporel du Pape. Mais ayant pour mission de repousser l'étranger, il réservera toutes les questions qu'il ne sera pas nécessaire de résoudre immédiatement. Respectueux de la volonté de la nation, il lui laisse la faculté de se prononcer librement, c'est en ce sens que vous expliquerez notre situation au cardinal Antonelli, un *statu quo sous la réserve expresse d'une politique nouvelle conforme à nos principes.*»

Il n'y avait donc point à s'y méprendre, le cabinet de Florence était instruit par nous des déclarations réitérées par lesquelles nous mettions le S' Père en garde contre toute espérance d'une action en sa faveur. Je lis dans une dépêche adressée à notre chargé d'affaires et destinée à être communiquée, au moins en substance, au cardinal Antonelli, ce passage significatif:

«La papauté considère la perte de son pouvoir temporel comme un accident momentané, comme une crise passagère qui sera suivie d'une complète restitution, c'est parce qu'elle persévère dans de telles idées que nous ne devons pas l'y encourager.»

Les instructions données à Mr. le comte d'Harcourt au moment de son départ pour Rome où il allait occuper le poste d'ambassadeur près le S' Siège ne sont pas moins positives.

«Vous savez, lui disait notre ministre, que dès les premiers jours où le hasard des événements m'a mis où je suis, j'ai tenu au S' Père et à l'Italie un langage absolument exempt de réticences. J'ai entendu demeurer neutre entre eux, en réservant l'opinion de l'assemblée qui seule pouvait trancher la question de l'appui à donner au pouvoir temporel, mais je n'ai pas dissimulé que tant que cette assemblée ne se serait pas prononcée, j'écarterais tout ce qui touche à cette question en demeurant le défenseur ferme et déferent de la personne et de l'indépendance religieuse du S' Père. Vous serez l'interprète de cette politique. Je désire que si le S' Père engage avec vous une conversation sur ce sujet vous soyez frappé d'une respectueuse surdité. Avec le cardinal Antonelli vous pouvez être plus explicite, je lui ai, à diverses reprises fait exposer mes vues. La France était en grande majorité, favorable à l'institution du pouvoir temporel. Elle ne fera rien pour le rétablir, celui qui le lui conseillerait commettrait un acte coupable. Le cardinal est un esprit trop supérieur pour ne pas le comprendre, encore moins pour nous en vouloir. Il vous aidera à vous maintenir dans la voie que je vous trace comme la seule sage, la seule possible.»

Tous les documents échangés à cette époque entre les cabinets de Paris et de Florence confirment cette politique et renouvellent les mêmes assurances, je n'en cite plus qu'un exemple emprunté à une dépêche adressée le 15 Mai 1871 à Mr. le comte de Choiseul notre ministre près de Victor Emmanuel.

«Nous sommes en droit, y est-il dit, de demander au cabinet Italien un échange de bons procédés favorables aux intérêts des deux pays. Vous avez raison de le dire, on ne peut nous reprocher d'avoir offensé la susceptibilité Italienne en rappelant indiscrètement des services que cependant, en toute justice, nous pouvons désirer ne pas avoir oubliés. Après la chute de l'Empire, j'ai continué l'attitude que j'avais eue comme membre de l'opposition. J'ai été l'ami non le flatteur de l'Italie. J'ai sollicité son intervention et la tristesse que m'ont causée ses refus ne m'a jamais inspiré un sentiment d'hostilité. Je lui ai parlé à cœur ouvert ne lui déguisant pas l'amertume de mes déceptions et je n'ai cessé de lui montrer les raisons, graves à mon sens, qui, en dépit des incidents de détail font un devoir aux chefs des deux nations de s'unir vis-à-vis de l'Europe. Une question pourrait diviser celles de nos rapports réciproques avec le S' Siège. J'en ai abordé la discussion et la solution avec une entière sincérité.»

C'est ainsi que la France allait loyalement au devant des difficultés pour les écarter ou les aplanir. Elle ne fut pas moins explicite lorsqu'il s'agit de régler un point plus délicat et à propos duquel on comprend que l'Italie ait manifesté quelques préoccupations. Je veux parler de l'envoi d'un ambassadeur près du S' Père, cette mesure fut vivement critiquée par les organes du parti radical: je conviens même qu'elle fut jugée défavorablement par des hommes modérés. Nous n'eûmes cependant pas de peine à la faire accepter par le cabinet Italien, avec lequel nous voulûmes amicalement nous entendre. Les raisons qui justifient notre conduite sont résumées dans les lignes suivantes extraites d'une dépêche adressée par le ministre des affaires étrangères à Mr. de Banneville notre ambassadeur à Vienne. La dépêche est du 1^{er} Juin 1871.

«Les esprits ombrageux, et ils sont en grand nombre, se sont alarmés de la nomination de M. le Comte d'Harcourt au poste d'ambassadeur près le S' Siège. Ils ont voulu interpréter cet acte comme le début d'une politique hostile à l'unité Italienne et favorable à la restauration du pouvoir temporel. C'est là une induction absolument fautive. Le gouvernement ne songe pas plus à menacer l'unité Italienne qu'à rétablir l'autorité temporelle du S' Père. Nous aurions pu nous contenter de laisser à Rome un simple chargé d'affaires. Le caractère et la capacité de Mr. Lefebure de Béhaine le rendaient parfaitement propre à nous représenter avec distinction. Nous avons cru que les malheurs du pape, peut-être les nôtres, nous commandaient une politique un peu plus accusée. Diminuer le signe extérieur de nos relations avec un vieillard accablé par la mauvaise fortune, eût été rigoureux de la part d'une nation en pleine prospérité; de la part d'une puissance rudement frappée elle-même, c'eût été une défaillance regrettable. Aussi, Monsieur le Président et moi, nous n'avons pas hésité, et Mr. le Comte d'Harcourt est parti avec le titre d'ambassadeur. Quand il a quitté Versailles, je lui ai donné les instructions les plus positives; j'ai la conviction qu'il ne s'en est pas écarté.»

Ces explications étaient de nature à satisfaire les exigences les plus inquiètes. L'Italie ne put en les recevant, mettre en doute notre ferme intention de respecter les changements opérés sur son territoire. Elle acheva son œuvre par la translation à Rome du siège de son gouvernement, et si dans cette circonstance nous pensâmes encore que nos devoirs envers le S' Père nous imposaient quelques réserves de pure forme, nous ne fîmes cette concession à l'âge et au malheur qu'après avoir obtenu de Mr. Visconti-Venosta l'assurance qu'elle n'altérerait en rien la cordialité de nos rapports réciproques.

III

Nous avons donc franchi, sans nous y heurter, d'assez dangereux écueils, et nous pouvions espérer n'en plus retrouver sur notre route. Malheureusement nous allions y être ramenés par l'ardeur imprudente de l'Assemblée nationale dans le sein de laquelle des hommes, très honorables mais trop peu soucieux des résultats que devaient produire leur démonstration, voulaient à tout prix se donner le facile avantage de protester à la tribune contre les événements sous le poids desquels le pouvoir temporel était tombé en poussière. Plusieurs prélats français avaient adressé à la chambre des pétitions par lesquelles ils sollicitaient du gouvernement une entente avec les puissances étrangères « afin de rétablir le Souverain Pontife dans les conditions nécessaires au libre gouvernement de l'église Catholique. » Le parti ultramontain appuyait bruyamment cet appel aux passions religieuses et gourmandait avec violence la mollesse de la majorité qui avait cru sage d'ajourner cette irritante discussion. Malgré les efforts de Mr. Thiers, les exaltés l'emportèrent et les pétitions furent fixées à la séance du 22 Juillet 1871.

(A suivre).

JULES FAYRE.

FORMACION Y CARACTER DE LA NACIONALIDAD PORTUGUESA

Entre la gran familia latina, entre los pueblos que, sujetos al yugo de Roma en la Edad Antigua, de un modo más directo é inmediato, acabaron por identificarse con sus dominadores, adoptando su lengua, sus instituciones y sus costumbres, figura hoy con legítimos títulos, como país de existencia propia é independiente, la nación portuguesa, cuya gloriosa historia y brillante literatura la dan á reconocer cual digna hermana de estas otras, cuna de tantos héroes, artistas, sabios y poetas, que se llaman Francia, Italia y España.

Esta gente latina, estos pueblos que hablan idiomas relacionados entre sí por la fuente principal de que proceden, han sufrido en las grandes vicisitudes de su ya larga historia modificaciones que vienen á explicar las diferencias existentes en el carácter general y peculiar de cada uno, tal como se halla constituido en el día de hoy. Y como conviene al propósito de la presente publicación investigar cuanto á la raza latina se refiere, tanto en su unidad como en su variedad, no es ocioso, si se ha de dar razón cual procede del carácter de la nacionalidad portuguesa examinar los diversos elementos que sucesivamente han concurrido á formarla, reforzarla y modificarla.

Para ello no es seguramente indispensable hacer un estudio detenido de cuáles fueron los primeros pobladores de esta región, y quiénes y en qué grado la fueron sucesivamente dominando. Tal empresa, por demás lata y prolija, no cumple al propósito de este ligero trabajo, correspondiendo más bien la investigación de tan áridas cuestiones á quien pretenda hacer la historia general de las razas en la Península Ibérica, y no la del reino de Portugal en particular. Decirse debe sólo como de paso que es en extremo dudosa la procedencia de los primeros pobladores, y bien oscuro el carácter y alcance de las invasiones de iberos y celtas, ya implantados en nuestro suelo juntamente con las colonias griegas y fenicias establecidas en sus costas, cuando los historiadores empezaron á ocuparse de este país. La dominación cartaginesa, período más conocido, tuvo, salvo en la fundación de Cartagena y algún otro punto, más carácter de guerrera que de colonizadora, y nunca llegó á arraigarse en la Península. La romana, que adquirió tras largas luchas carácter de permanente, fué la que, como va dicho, logró identificar de tal modo á España con sus instituciones y costumbres, que, borrando toda distinción entre los conquistadores y los sometidos, vino á convertir la Península en un país tan latino como la misma Roma.

Y aquí conviene decir que, contra lo que generalmente se cree, la Lusitania, tal cual la conocieron los romanos, tiene escasa relación con el Portugal como se constituyó en la Edad Media y hoy día existe. La Lusitania, según Strabon, era un país limitado al Norte y Occidente por el Océano, y al Sud por el río Tago; y por la división hecha en tiempo de Augusto, sus límites fueron: al Norte el río Duero, al Occidente y Mediodía el Océano, y al Oriente una línea que fijaba el Guadiana en gran parte de su curso y venía hasta cerca de Toledo. Distantes entre sí de un modo notable ambas demarcaciones, en una y otra estaban comprendidos territorios que nunca han sido del reino de Portugal, y excluidos otros que se han hallado siempre en su dominio desde que fueron conquistados á los sarracenos. No es, pues, el abolengo lusitano el que corresponde exactamente á Portugal; y tanto es así, que mediaron siglos entre la constitución de este Estado con su actual nombre y la ocurrencia de un erudito prelado (a) de llamar lusitanos á sus compatriotas, que adoptada con gusto por los literatos del país por su sabor clásico, fué solemnemente confirmada por el gran Camoens en su poema *Os Lusíadas*.

Volviendo al tema de las razas, conviene decir que en la invasión bárbara y en la sarracena corrió Portugal la misma suerte que al resto de la Península le correspondió durante ambas dominaciones. Solo, pues, cumple á nuestro propósito examinar los elementos que han venido á fundirse en el gran crisol de la nacionalidad portuguesa, desde el punto en que ésta se constituyó con una vida independiente hasta la época actual.

(a) La primera vez que consta haberse llamado lusitani á los portugueses fué en un discurso en latín que el obispo de Evora, D. García de Meneses, pronunció ante el Papa Pío IV en 1481.

Al recibir el conde D. Enrique en 1096, como feudo de la corona de Leon, el territorio entonces llamado Portucalensis, que D. Alfonso VI le otorgó al propio tiempo que la mano de su hija doña Teresa ó doña Tareja, hallábase éste poblado por gentes de raza gallega; y al extender él y sus sucesores los dominios portugueses conquistándolos al poder sarraceno, fueron sometiendo á los pobladores de aquellas comarcas: los unos mozárabes, ó sea de la raza cristiana que había permanecido bajo el dominio de los árabes conservando la religión de sus mayores, y aun en parte la lengua y las costumbres; los otros moriscos, que, al revés de los anteriores, de procedencia musulímica, quedaron sometidos con la reconquista al yugo de los cristianos. Acompañaron también á D. Enrique, y acudieron después á su llamamiento, aventureros franceses suficientes en número para haber fundado poblaciones y colonias, entre las que pueden citarse Atonguia, Lourinham, Villaverde y Alambuja.

Otro de los elementos que han contribuido, en superior grado al que vulgarmente se cree, á la formación de la raza portuguesa es el israelita, pues desde el principio de la independencia del reino gozó allí aquel pueblo, generalmente tan perseguido, privilegios y franquicias que no consta que alcanzase iguales en ninguna otra nación por aquella época. Al tratar los primeros monarcas portugueses, y principalmente D. Enrique, su mujer y su hijo D. Alfonso, de cimentar y afirmar sólidamente la independencia de su reino, discurrieron con acierto, como uno de los medios á ello conducentes, el conceder á los judíos privilegios tales que los atrajesen, viniendo á prestar á aquel poder naciente el concurso de su habilidad, de su ciencia y de sus riquezas.

Cuando la nobleza y clero solicitó y obtuvo de la Santa Sede que rompiese el pleito-homenaje prestado á su Rey Sancho II y contribuyese de este modo poderosamente á que perdiera su corona, por haber él tratado de cercenar los privilegios de estas clases; entre las acusaciones que se le dirigieron, probablemente infundada como otras, pero que al cabo dá en cierto modo la medida de la influencia que alcanzaban los judíos en Portugal, se quejaron de que el rey los prefiriese á los cristianos para los cargos públicos. Más adelante, D. Diniz, el ilustrado rey émulo de D. Alfonso el Sábio, tuvo por ministro á un israelita y á la raza hebrea pertenecía, como claramente lo demuestra su nombre, D. Judas, que desempeñó el cargo de Tesorero del Reino en tiempo de D. Fernando I.

Grandes eran como hemos dicho los privilegios de los judíos, y tales que constituían un Estado dentro del Estado.

Existía un cargo de gran rabino de las comunidades judías en Portugal, que gozaba del privilegio de tener un sello especial con las armas reales y de extender en nombre del Rey, todos sus edictos y providencias. Auxiliábale en el desempeño de su cargo un Auditor, y diferentes empleados subalternos, y tenía en cada una de las siete provincias en que entonces se dividía la monarquía un delegado que en su representación administraba justicia á los de la comunión hebrea. Con arreglo á su ley juzgaba á las partes; en nombre del Rey dictaba las sentencias; y en lengua hebrea eran redactados los documentos y resoluciones que acordaba y expedía.

Tales fueron los principales privilegios de que gozaron los judíos durante la primera dinastía, sin contar la influencia que legítimamente y por su propio esfuerzo fueron adquiriendo, merced á su diligencia y habilidad para los negocios, señaladamente los de comercio y crédito. Más adelante fueron poco á poco siendo objeto de disposiciones depresivas y de un injustificado y creciente odio por parte de los cristianos. No les era generalmente contrario el poder real, pero casi todas las veces que se reunían las Cortes dirigían una petición al monarca solicitando nuevas medidas depresivas contra los judíos, ó el restablecimiento de otras caídas en desuso. Porque es de notar que si el rigor de aquellas disposiciones era grande, poco tiempo y mal debían ejecutarse, pues á cada nueva representación las quejas de los cristianos lo daban bien claro á entender. Es evidente que disposiciones tales como las que señalaban un traje especial á los judíos, con el signo distintivo de una estrella encarnada puesta en sitio aparente, ó la prohibición de usar tales ó cuales telas de subido valor, el no permitir que los judíos entrasen en casa de las mujeres cristianas ó solteras ó viudas, ó en las de las casadas, cuando sus maridos estaban ausentes, á no ser acompañados por dos hombres ó dos mujeres cristianas, y no consentir tampoco que las mujeres cristianas entrasen en las tiendas de los judíos sin ir acompañadas por alguien de su religión, fueron trabas que, escritas en la ley, no podían tener exacto cumplimiento, ni resistir á las necesidades del trato diario entre dos pueblos que vivían en continuo y necesario comercio. Perseguidos más moral que efectiva y realmente, humillados de continuo, los judíos seguían viviendo en Portugal y acomodándose á las circunstancias con la ductilidad que generalmente les caracteriza.

Así las cosas, llegó el momento en que los Reyes Católicos decretaron la expulsión de los judíos de España. No es esta la ocasión de juzgar aquel acto. Solo toca decir cómo en Portugal se recibió á los que se veían obligados á abandonar los dominios españoles. D. Juan II, que á la sazón reinaba, expidió un edicto para su admisión en que disponía: 1.º Que entrarían por lugares determinados de antemano. 2.º Que pagarían á su entrada ocho cruzados por cabeza, ó sea unos setenta reales de nuestra moneda, lo cual, dado el valor del dinero en aquel tiempo, era en verdad excesivo, exceptuando sólo los niños de pecho y los oficiales de ciertas industrias que no pagarían si no la mitad si consentían en quedarse en el país; y por último, que si permanecían en el reino más de cuatro meses, ó no justificaban el pago del tributo, serían declarados esclavos de la Corona. Estas condiciones eran sin duda muy duras, pero teniendo en cuenta la época en que se dictaron, no debe admirar que los judíos se apresurasen á aceptarlas, y aun á agradecerlas; y prueba de ello es que cuando poco después D. Manuel, á su advenimiento al trono, otorgó la libertad á los que habían sido reducidos á servidumbre, los judíos procedentes de España y los portugueses reunidos, le ofrecieron una gran suma para las necesidades del Estado, que el Rey no aceptó.

Verificada la expulsión de España, los Reyes Católicos solicitaron continua y reiteradamente de D. Manuel que adoptase igual medida en Portugal; pero éste, más atento á la prosperidad de su reino que á la sa-

tisfaccion de deseos más bien fundados en el excesivo celo religioso de aquellos monarcas que en los intereses de una acertada política, se resistió á complacer á sus vecinos hasta el momento en que, solicitando contraer matrimonio con la infanta doña Isabel, hija de los Monarcas españoles llegó á creer que en su descendencia podrian reunirse las coronas de toda la península. Entonces accedió al deseo de Isabel y Fernando, decretando en Diciembre de 1496 la expulsion de los judíos, con cláusulas tan rigurosas como la de prohibirles que pudiesen realizar su fortuna y sacarla del reino en numerario, joyas ó metales preciosos, y retener á los menores de catorce años para convertirlos al cristianismo. Se dejó, sin embargo, la puerta abierta á las conversiones, ya facilitadas indirecta ó poderosamente en leyes anteriores, que entre otras cosas les favorecia singularmente para heredar, con preferencia á los no conversos, los bienes de sus parientes que permanecian fieles á la religion hebrea. Muchos fueron los que prefirieron convertirse al cristianismo aunque fuese á su pesar, á abandonar sus intereses, sus hijos y la tierra en que habian visto la luz del dia, ó hallado refugio al salir de los dominios de Castilla y Aragon.

Llevada á cabo esta medida de rigor, no bastó, sin embargo, á satisfacer el fanatismo creciente en el pueblo en la época en que tuvo lugar. Los conversos, á quienes se conocia con el nombre de cristianos nuevos, para diferenciarlos de los que habian heredado esta religion de sus mayores y por ello blasonaban de ser cristianos viejos, siguieron siempre siendo objeto de la pública animadversion, por más que las leyes los considerasen iguales á los demás ciudadanos.

En la primavera del año 1506 un trágico suceso, una horrible hecatombe ensangrentó las calles y plazas de la capital de la Monarquía portuguesa. Hacia tiempo que la peste asolaba á aquella ya importante y populosa ciudad; la corte se habia retirado á Santarem; el pueblo concurría en masa á los templos, como acude siempre que una gran calamidad se presenta y produce tales estragos que no se hallan medios en lo humano para dominarla y ni siquiera mitigarla, y elevando súplicas al Altísimo le pedia remedio y término á su afliccion. Era el dia 19 de Abril de aquel año, domingo de Quasimodo; la conocida Iglesia de Santo Domingo se hallaba poblada de fieles. Uno ó varios alucinados creyeron ver que la custodia despedía un rayo luminoso de sobrenatural procedencia. Un cristiano nuevo, mal aconsejado en verdad y poniendo en pugna su buen juicio con la exaltacion de una plebe fanática, como suelen serlo, hubo de notar y aun de decir, que aquel resplandor que se queria atribuir á un milagro divino, era apenas la reflexion natural de un rayo de sol en el cristal de la custodia. La que se juzgó impía afirmacion en boca de un converso, indignó á la multitud que le rodeaba, que excitada tal vez además por los frailes de la orden, temerosos de que fuera á arrebatárselos este nuevo milagro que tanto podia avivar el celo y excitar la caridad de los fieles, rodeó al blasfemo, y en medio de violencias y denuetos, le empujó hasta el átrio de la Iglesia donde cayó bárbaramente asesinado víctima del furor popular, del ciego fanatismo de una plebe ansiosa de sangre y de saqueo. Empezó la horrible carnicería. Algunos frailes, más feroces que otros, no se contentaron con excitar indirectamente el celo del pueblo, sino que olvidando su sagrada mision de paz y caridad y alzando en sus sacrilegas manos la cruz, ese signo de redencion y de virtud, capitanearon las masas del pueblo, á las cuales se unió la chusma de las tripulaciones de los barcos fondeados en el puerto; y durante tres dias asesinaron sin piedad á todos cuantos cristianos nuevos pudieron haber á mano, entrando en el número sin duda, como sucede siempre en estas ocasiones, algunos inocentes del entonces considerado pecado, y otros víctimas de resentimientos particulares, que siempre aprovechando estos momentos de confusion se satisfacen por enemigos infames y cobardes. Los cadáveres de las víctimas eran arrastrados hasta dos grandes hogueras que se alzaban en el Rocio y en la Ribeira, alimentadas con los muebles y efectos de los réprobos, y aun hay quien dice que allí fueron á parar hasta sus joyas más preciosas, aunque sea lícito dudarlo, porque en los tumultos populares si es comun proclamar principios de reprobacion para aquellos que se apoderan de algo ajeno, es aun más frecuente y natural que el oro y las joyas y los objetos preciosos de gran valor y escaso volumen los considere la *justicia popular* más propios para pasar al bolsillo de sus *ministros* que para ir á aumentar la hoguera, donde con gran aparato se consume lo de una apropiacion más difícil y embarazosa. Tres dias duró la espantosa matanza, y los mismos historiadores cristianos hacen subir el número de víctimas sacrificadas á más de dos mil.

Tan luego como llegaron á noticia del Rey D. Manuel los horribles sucesos de Lisboa, despachó á aquella ciudad, con plenos poderes para reprimir el desorden y castigar severamente á los culpados, al prior de Crato y al baron de Alvito, acompañados de fuerza armada que les auxiliase en el desempeño de su mision.

Procedieron con actividad y energia los enviados del Rey, y averiguando quiénes eran los principales autores y promovedores de la matanza, dispusieron que expiasen su crimen en la horca. Así se verificó y entre los ejecutados lo fueron algunos frailes á quienes ni la veneracion debida á su hábito, ni su sagrado carácter, les sirvió para eximirse de la justa pena impuesta á su atroz delito. Al mismo tiempo los delegados del Rey castigaban á la ciudad de Lisboa, por la flojedad con que sus autoridades se habian portado en aquellos sucesos, con la pérdida de su representacion y franquicias municipales. Castigo era este último, en verdad, si no tan oportuno, propio de época en que la autoridad real trataba de ensanchar su esfera á costa de los privilegios y franquicias de todas las clases.

Siguió á este suceso una reaccion natural y favorable á los conversos si no por parte del pueblo, de las autoridades constituidas. Y así, con varias alternativas de tolerancia y de vejámenes, fueron viviendo los cristianos nuevos y mezclándose poco á poco y á pesar de las preocupaciones con los viejos, á punto que, cuando á mediados del siglo décimo octavo muchas familias de antigua nobleza blasonaban de cristianos viejos sin mezcla ni contacto con sangre impura, como uno de los timbres más glorioso de su casa, se publicó una obra titulada: *Teatro genealógico de las*

familias portuguesas, debida á la pluma de D. Manuel Carballo, padre del famoso marqués de Pombal, que la dió á luz con el pseudónimo de don Tebisco de Nazao Zarco y Colona, y en la cual se venia á probar que muchas y casi todas las familias más nobles del reino, habian tenido, en una ú otra ocasion, contacto y alianza con judíos y moriscos.

En otro escrito, tambien de la época, y en tono más formal, aduciendo en apoyo de la idea ciertos datos estadísticos, se vino á deducir lo mismo por Alejandro de Gusmao, secretario de Estado del Rey Don Juan V.

Pero es aun más notable, y mejor muestra de que el elemento judío continuó siendo considerable é importante en Portugal, el hecho de que al plantearse la Carta constitucional, hoy vigente, que aseguraba el libre ejercicio de todas las religiones, se averiguó que existian en diferentes pueblos del interior del país, familias judías que no habian renunciado á la fé de sus mayores y secretamente continuaban dando culto al Dios de Israel.

Hoy ya, aparte de las muchas familias cuyo origen judío es bien conocido y notorio, son bastantes los que públicamente profesan esta religion en Portugal y gozan de consideracion social y buen crédito en los negocios comerciales, sin que de las antiguas preocupaciones quede el menor vestigio.

Los descubrimientos y empresas de los portugueses, la colonizacion de sus posesiones y el aislamiento en que al mismo tiempo se hallaba el país por su posicion, con respecto al resto del continente europeo, no les llevaron como á nosotros á intervenir en las cuestiones que se ventilaban en Italia, Francia, Flandes y Alemania, y su actividad encontraba más propio desenvolvimiento en climas apartados y en medio de razas esencialmente diferentes de la nuestra. Así es que durante varios siglos han sido muchos los portugueses que han ido á buscar fortuna al Brasil, al Africa y á la India; y al regresar á la patria volvian acompañados por servidores y aun familia que habian adquirido entre los indios ó los negros. Por eso es más abundante en Lisboa que en otras capitales de Europa el número de gentes de color y es frecuente ver entre los blancos señales indudables, signos característicos de la mezcla de raza.

Tambien puede contarse como elemento que ha contribuido á la formacion de la raza portuguesa, aunque en mucha más reducida proporcion que los antes enumerados, el de los comerciantes ingleses que desde hace ya varios siglos han sostenido frecuente trato con Portugal y han venido á establecerse en el país y á identificarse con la nacion. Este elemento, escaso en verdad, solo ha podido llevar su influencia á ciertas esferas superiores de la sociedad; pero que son aquellas en que justamente, al menos en los países en que se hallan en condiciones normales y no son victimas del azote de las revoluciones continuadas, se reclutan más á menudo los hombres destinados á dirigir, enseñar y gobernar los pueblos.

Tales son descritos en rápida ojeada los elementos que han contribuido á la formacion de la raza que hoy compone la nacion portuguesa y sin pasar de ello á definir el carácter general de sus habitantes, porque tal procedimiento es por demás propenso á graves errores, pues es muy difícil, por no decir imposible, presentar un tipo ó patron al cual se ajusten todos los nacidos en un país y criados en un suelo, que varia en su aspecto y condiciones en cada una de sus regiones; puede, sin embargo, decirse algo del carácter de su nacionalidad por los rasgos que nos presenta su historia y por las condiciones que han demostrado sus colectividades puestas á prueba.

Si nos atenemos á los rasgos brillantísimos y heroicos que presenta la historia de sus navegaciones, descubrimientos y conquistas en estensas y apartadas regiones, sólo España, entre los pueblos modernos de Europa puede comparársele, y si pasando á examinar sus colectividades nos ocupamos de su ejército y del carácter de sus asambleas políticas y marcha general de los negocios públicos, que es lo que más cabal idea puede dar de las condiciones generales de un pueblo, nos encontramos con que el primero, aparte de los hechos gloriosos á que nos hemos referido anteriormente, desde que se constituye como fuerza armada permanente y se presenta á combatir con otras fuerzas regulares, dá grandes pruebas si no de gran iniciativa, de tal firmeza en conservar el puesto que se le ha señalado, que el marqués de San Felices, autoridad poco sospechosa en esta ocasion por lo favorable que se mostraba al rey Felipe V y sus parciales, al dar cuenta en sus Comentarios de la guerra de la sucesion del éxito de la batalla de Almansa, hace notar la pericia con que dirigió sus huestes el general portugués marqués das Minas, y termina diciendo «Halláronse difuntos aún formados algunos regimientos portugueses pocos de los de esta nacion pudieron contar la derrota», testimonio elocuente de parte de un adversario y que honra sobremanera al ejército portugués de aquellos dias. Tambien en la guerra de la Independencia que con tal constancia se sostuvo en ambos pueblos de la península contra el poder de Napoleon I, aun cuando los portugueses no acertaron en un principio á organizar la resistencia de tal modo que antes de llegar auxilio extraño consiguiesen, como nosotros los españoles, humillar las águilas imperiales en los campos de batalla, tan luego como los generales ingleses á la sombra de sus fuerzas organizaron el ejército portugués, éste dió pruebas de la gran virtud militar de la firmeza que tanto le distingue, rechazando heroicamente, en union con sus aliados, á las tropas imperiales en las alturas de Busaco. En cuanto al carácter de los debates y los procedimientos parlamentarios de sus Cortes, llama sobremanera la atencion cómo han llegado á comprender de modo diferente que otros pueblos latinos el uso de su derecho de representacion, discutiéndose allí con preferente atencion las medidas y leyes presentadas en la legislatura y dándose escasa ó ninguna importancia á las teorías vagas de política trascendental, que tanto excitan las pasiones en otros pueblos y tienen en realidad tan poco valor práctico para el bienestar de los pueblos. Allí no se sueña con grandes trasformaciones, pero se llevan á cabo incesantes reformas y el país, caminando cuerdamente por la senda de la paz y del orden, ha llegado á alcanzar en los últimos tiempos tal grado de prosperidad y quietud, que bien merece ser mirado con envidia por otros más grandes, pero menos felices de la raza latina.

Procuremos imitarle cuando las circunstancias de los tiempos lo per-

mitan, y entre tanto contemplemos con respeto y cariño esa nacion hermana cuya raza, un dia admirada por sus heróicos y altos hechos, hoy nos ofrece un modelo de cordura y sensatez, en medio del revuelto mar de encontradas y violentas pasiones que agitan á gran parte de la Europa.

ANTONIO ALCALA GALIANO (hijo).

PHILOSOPHIE DU SENS COMMUN

PAR

MELITON MARTIN

CHAPITRE I

DE L'HOMME

L'homme est le plus moderne et le dernier formé des anneaux de la chaîne des êtres qui constituent notre planète. Il est à la fois le plus compliqué et le plus parfait des anneaux de cette chaîne, qui a son point de départ dans l'atome matériel, acquiert l'existence dans la molécule du minéral ou de la pierre, la vie dans la plante, le mouvement dans l'animal et atteint sa sublimité dans l'esprit humain.

En vertu de cet esprit sublime, l'homme se demande incessamment Quel est ma mission et mon devoir ici? D'où viens-je? Où vais-je?

Que d'autres plus savants ou plus hardis répondent aux dernières questions. Avant tout, le monde a besoin d'une réponse claire, simple concluante à la première. La paix, la sûreté du genre humain exigent que l'on démontre, que l'on vulgarise, que l'on mette en pratique, les vérités d'ordre naturel sur lesquelles est fondée la vie de relation dans notre planète.

Pour arriver à cette fin, il n'y a qu'une méthode pour nous, si nous voulons découvrir la vérité. Cette méthode a pour base l'observation des phénomènes.

Si j'observe, je vois tomber une pomme d'un arbre et je vois qu'elle tombe en direction vers la terre. Si je change de place et jette une pierre, j'observe qu'elle tombe de la même manière que la pomme. Je continue d'observer dans tous les pays: je monte sur les hauteurs, je descends dans les vallées; je me rends compte froidement et sans préjugés de la chute des corps pesants dans toutes les latitudes; je me convaincs de l'invariabilité de ces chutes; et lorsque j'ai recueilli les circonstances analogues de milliers de faits semblables, je formule une loi générale et je dis: *les corps pesants tombent vers la terre en direction vers son centre.*

Premièrement, l'analyse par l'observation; ensuite la synthèse par l'analogie et la répétition des faits; enfin l'expression de la synthèse en une loi.

OBSERVATION, DÉDUCTION, EXPRESSION: tel est l'unique méthode et l'unique moyen rationnel que nous possédons pour découvrir la vérité relative dans un cas donné; unique vérité qui soit donnée aux mortels: connaître, car la vérité absolue, le dernier pourquoi de toute chose, est et sera l'apanage inviolable de la divinité.

Ceci posé, et décidés à suivre cette unique méthode dans la recherche du vrai, nous nous adressons cette question: Que sommes nous? Qu'est ce que l'homme?

Pour peu que nous nous observions nous mêmes et que nous observions les autres, nous nous convaincrions que l'homme est un être dans lequel on peut constater trois genres de phénomènes essentiellement distincts.

1.° Il se meut, il marche, il mange, il s'assimile la matière, il se développe il meurt et se décompose en éléments bien connus. En d'autres termes, son organisme matériel est le siège de phénomènes essentiellement matériels.

2.° Il aime, il se souvient, il compare, raisonne, juge, discute; dans tous ses actes ou phénomènes, domine son impassible volonté; il sait ce qu'il veut, où il va; il connaît le but parfaitement déterminé vers lequel il met en mouvement toutes ses facultés intellectuelles.

3.° Au dessus de la matière, au dessus de l'intelligence, il y a dans l'homme un ressort moteur d'une surprenante énergie et d'origine mystérieuse. Ce n'est pas la sensation physique avec laquelle pourtant il se joint et se relationne. Aussi spontanément qu'inopinément, il surgit opère, s'anime et s'élève au paroxysme; tantôt enivrant la raison, jusqu'à l'aveugler, tantôt l'illuminant comme une révélation sublime et prophétique émanée d'un Dieu propice. Ce ressort mystérieux, cette force indéfinissable est le sentiment.

D'un côté, le sentiment s'incline vers la matière jusqu'à la sensation; et, de l'autre, il s'élève jusqu'à fasciner la raison, par ses prodigieuses révélations et ses inspirations surhumaines.

Aidé par l'inspiration, cette adorable folle du logis, il embellit, il ennoblit, il élève notre existence, et communique à la vie individuelle à la vie de famille, à la vie sociale une chaleur, et quelquefois un feu sans lequel nos relations seroient froides comme un calcul, égoïstes et antipathiques.

Les mouvements, les faits et les phénomènes sentimentaux, que nous pouvons observer dans toutes les races, dans tous les pays, à toutes les époques, sont parfois illogiques et invraisemblables, témoin l'amour maternel; d'autres fois, ils tiennent d'un dévouement quasi-divin, comme le fanatisme religieux ou politique.

Une preuve que le sentiment fait partie intégrante de l'être humain c'est que si vous l'écartez, vous ne concevez plus l'origine des premières sociétés; vous ne vous rendez plus compte des grandes évolutions historiques, vous ne comprenez plus ni les systèmes religieux ou

philosophiques, qui ont agité l'humanité, ni comment, ni pourquoi tous ces systèmes sont venus se modifiant, jusqu'à perdre leur caractère de sainteté. En somme, il est impossible de ne pas reconnaître qu'il existe trois ordres de faits inséparables de l'homme, en tous temps et en tous lieux, savoir: des faits *physiques*, des faits *intellectuels*, des faits *sentimentaux*.

De là découle que l'homme a besoin, en tout temps et en tous lieux de pouvoir réaliser complètement, dans la limite de ses facultés ces trois ordres de faits, ou ce qui revient au même, l'homme est un être ayant des besoins physiques ou matériels, des besoins intellectuels, et des besoins sentimentaux ou affectifs.

Ces derniers besoins sont en relation avec la partie la plus noble et la plus digne de notre être; motif pour lequel, sans doute, ils subalternisent les autres besoins dans des occasions données. Sous leur impulsion, l'homme oublie jusqu'au besoin de vivre; il affronte la douleur et la mort avec enthousiasme, et, se dégageant de tous liens terrestres, il se transfigure en héros.

Et, cependant, quelle lamentable confusion préside à l'étude, à la classification et à la connaissance de phénomènes si prédominants; continuellement confondus avec les phénomènes intellectuels par des écrivains de tous les genres qui les comprennent indistinctement sous la dénomination inintelligible de *faits moraux*, on dirait que personne n'a pensé à déterminer avec précision leur caractère, conditions, tendance et objet providentiel. On dit, indistinctement la *morale*, pour exprimer l'ensemble des lois destinées à réprimer nos passions et nos convoitises et, par voie de conséquence, on dit une *action morale*, tout comme un intérêt *moral*, des intérêts *moraux*, des mouvements *moraux*, des sciences *morales*, lorsqu'on se réfère à l'intelligence ou au sentiment, ou à ces deux choses à la fois.

Les mots moral, moraux sont devenus une logomachie grâce à laquelle on exprime confusément ce que l'on conçoit plus confusément encore. Voilà sans doute la raison pourquoi l'on débat encore avec ardeur des points sur lesquels ne discute plus le sens commun; de là ces choquantes erreurs dans le sein de toutes les écoles; absurdités qui alimentent la controverse et augmentent la confusion sur des faits qui devraient être, depuis longtemps hors de discussion.

Veut-on une preuve décisive, concluante de la confusion qui règne dans l'étude de cette région de l'homme? La voici: aucune langue ne possède de verbe pour exprimer distinctement l'action de la *sensation* et celle du *sentiment*. On dit sentir le froid, le chaud, tout comme sentir la peine ou la joie, l'abattement ou l'enthousiasme et le désespoir; et l'auteur de cet opuscule, avoue que la plus grande difficulté qu'il ait rencontrée dans l'exposition de ses idées a consisté à les exprimer clairement par des mots qui manquent de précision.

Si nous nous proposons d'augmenter la confusion, ou faire parade d'une érudition stérile et pédantesque, nous signalerions ici les systèmes et les écoles; nous parlerions du corps, de l'âme et de l'intelligence, ou simplement, du corps et de l'âme. Nous ferions voir comment certains penseurs supposent que l'intelligence se confond avec l'âme, tandis que d'autres démontrent que la première est le produit d'un organisme plus ou moins parfait, commun à l'homme et aux animaux, tandis que l'âme supérieure à l'intelligence et distincte de la matière, domine l'une et l'autre, rapprochant l'homme de Dieu au moyen de ses aspirations vers l'infini, de son culte pour le juste et de son incessante appétence du beau. Quant à nous, nous ne voulons admettre un seul mot dont la valeur et le sens ne soit parfaitement intelligibles au vulgaire des intelligences. Nous nous interdirons de parler sinon de faits évidents et palpables; c'est pourquoi, dans le cours de ces articles, nous ne mentionnerons pas un seul de ces substantifs qui, n'expriment que des hypothèses et rien de plus, et dont on est parvenu à faire de véritables énigmes, à force de vouloir les expliquer et les rendre clairs.

Etant posé l'axiome de l'existence dans l'homme des trois classes de phénomènes que nous venons d'indiquer, il faut encore, avant de terminer ce chapitre, que nous rappelions une autre vérité non moins claire et incontestable: Tous les animaux se modèrent dans la satisfaction de leurs besoins; ils usent mais n'abusent jamais, ni dans le manger, ni dans le boire, ni dans la satisfaction d'aucun de leurs appétits; ce sont comme des machines animées qui arrivées à la limite tracée par l'instinct de conservation, font halte. L'homme au contraire est maître d'user et d'abuser au gré de son caprice. Lui seul met des bornes à ses appétits et à ses desirs.

Cette faculté d'user et d'abuser *jusqu'à un certain point*, dans la satisfaction de ses besoins, est le signe de sa supériorité sur tous les autres êtres de l'échelle zoologique.

L'évidence même de ces données nous dispense de plus amples explications, qui ne serviraient qu'à en obscurcir l'évidence; et nous sommes certains que le sens commun, non vicié par un enseignement d'école, admettra avec nous sans discussion et sans opposition les axiomes suivants:

1.° L'homme a des besoins physiques ou matériels qu'il faut qu'il satisfasse, sous peine de périr. Il a, en outre, un grand nombre d'autres besoins immatériels, les uns subordonnés à sa volonté, les autres plus forts qu'elle, en certaines occasions. Les premiers sont intellectuels les seconds sentimentaux ou affectifs. Cela revient à dire que l'homme a des besoins matériels, intellectuels et sentimentaux.

2.° L'homme peut, dans de certaines limites user, et abuser dans la satisfaction de ces besoins. En cela consiste son libre arbitre qui, indépendamment de la quantité, de la qualité et de la violence de ses besoins, le distingue de la brute.

Partant de ces données simples et évidentes, voyons à en établir successivement d'autres non moins simples et évidentes.

(A suivre.)

MELITON MARTIN.

LA RACE LATINE

JOURNAL INTERNATIONAL

Cette revue tirée á un grand nombre d'exemplaires, est imprimée a Madrid dans l'un des premiers établissements typographiques espagnols et parait tous les quinze jours avec la collaboration des écrivains les plus distingués de l'Europe Latine

PRIX D'ABONNEMENT

Espagne.	un an.	200 reaux.	Portugal.	un an	2 livres sterling.
France.	»	50 francs.	Italie.	»	50 liras.
Belgique.	»	50 francs.	Amérique.	»	20 pesos.

ON S'ABONNE EN ESPAGNE

A MADRID
Bureau central, 4 rue de Serrano.
Librairie Bailly Bailliere.
Librairie Durand.

Palma.—Librairie de D. Pedro José Gelabert.
Barcelona.—Juan Oliveres.
Sevilla.—Hijos de Fé.
Málaga.—Francisco Moya.

Bilbao.—Viuda de Delmas.
Zaragoza.—Viuda de Heredia.
Cadiz.—Verdugo, Morillas y Compañía.
San Sebastian.—Manuel Aramburu.

ON S'ABONNE A L'ETRANGER

A Paris. A la Caisse Générale d'abonnements, dirigée par M. Khan, 53, Rue Lafayette.

A Lyon, chez Mr. CONCHON, rue Mulet, 9, et rue Bat d'Argent, 10.

A Marseille, chez MM. Arrau, rue des Fenillants, 1.—Camoin, rue de la Cannebière, 1.—Chusin, B^d du Musée, 16.—Millaud, rue de Noailles, 13.

A Bordeaux, chez Mr. Fouraignan, Place de la Comédie, 3.

Au Havre, chez Mr. Aubert Benard.

A Londres, chez Childey et Cortazar, 71 Store Street.

A Bruxelles, chez MM. Deq et Duent, office de publicité, 39, rue Montagne de la cour.

A Anvers, chez Mr. Kornicher.

A Amsterdam, chez Mr. Van Bokkens.

A la Haye, chez MM. les héritiers Doorman.

A Rome, Mr. chez Merlé.

A Turin, chez MM. Bocca freres.

A Florence, chez M. Jrouhaud.

A Naples, chez Mr. Dura.

A Milan, chez MM. Dumolard freres.

A Lisbonne, chez Mr. Silva Junior.

A Oporto, chez Mr. More.

CORRESPONSALES EN ULTRAMAR

ISLA DE CUBA.

Habana.—D. Francisco Diaz y Rios.
Matanzas.—Señores Sanchez y Compañía.
Trinidad.—D. Pedro Carrera.
Cienfuegos.—D. Francisco Anido.
Moron.—Señores Radriguez y Barros.
Cárdenas.—D. Angel R. Alvarez.
Bemba.—D. Emeterio Fernandez.
Villa-Clara.—D. Joaquin Anido Ledon.
Manzanillo.—D. Eduardo Codina.
Quivicán.—D. Rafael Vidal Oliva.
San Antonio de Rio-Blanco.—D. José Cadenas.
Calabazar.—D. Juan Ferrando.
Caibartin.—D. Hipólito Escobar.
Cuatoo.—D. Juan Cresto y Arago.
Holguín.—D. José Manuel Guerra Almaquer.
Bolodron.—D. Santiago Muñoz.
Cetba Mocha.—D. Domingo Rosain.
Cimarrones.—D. Francisco Tina.
Jaruco.—D. Luis Guerra Chalius.
Sagua la Grande.—D. Indalecio Ramos.
Quemado de Guines.—D. Agustín Mellado.
Pinar del Rio.—D. José María Gil.
Remedios.—D. Alejandro Delgado.
Santiago.—D. Juan Perez Dubrull.

PUERTO-RICO.

Capital.—D. José María Sanchez.
Arroyo.—D. Isidro Coca.

SANTO DOMINGO.

(Capital).—D. Joaquin Machado.
Puerto-Plata.—D. Miguel Malagon.

FILIPINAS.

Manila.—D. José Villeta.
Celestino Miralles, agentes generales, con quienes se entienden los de los demás puntos del Asia.

SAN THOMAS.

(Capital).—D. Luis Guasp.
Curacao.—D. Juan Blasini.

MÉJICO.

(Capital).—D. Juan Buxó y Compañía.
Veracruz.—D. Manuel Ochoa.
Tampico.—D. Antonio Gutierrez Victory.
Mérida.—D. Rodolfo G. Canton.
Mazatlan.—D. Francisco Echeguren.
Puebla.—D. Emilio Lezama.
Campeche.—D. Joaquin Ramos Quintana.

VENEZUELA

Caracas.—D. Martin J. Larralde.
Puerto-Cabello.—D. Juan A. Segrestáa.
La Guaira.—Señores Salas y Montemayor.
Maracaybo.—Sr. D'Empaire, hijo.
Ciudad Bolívar.—D. Serapio Figuera.
Caripano.—D. Juan Orsini.
Barcelona.—D. Martin Hernandez.
Maturín.—M. Philippe Beaupertuy.
Valencia.—Señores Jayme Pagés y Compañía.
Coro.—D. J. Thielen.

CENTRO AMÉRICA.

Guatemala.—D. Ricardo Escardille.
Norberto Zinza.
San Salvador.—Señores Reyes Arrieta.
San Miguel.—D. Joaquin P. Guzman.
Manuel Soto.
Tegucigalpa.—D. Manuel Sequeiros.
Chinandega (Nicaragua).—D. Isidro Gomez.
San Juan del Norte.—D. Emilio de Thomas.
Con onante.—D. Joaquin Mathé.
Rivas.—D. José N. Bendaña.
Granada.—D. Zacarias Guerrero.
San José de Costa Rica.—D. Guillermo Molina.
Casto Gomez.
Belice.—D. José María Martinez.

ECUADOR.

Guayaquil.—D. Antonio de La Mota.

NUEVA GRANADA.

Bogotá.—D. Lázaro Maria Perez.
Santa Marta.—D. Martin Vergara.
Cartagena.—Señores Macias é hijo.
Panamá.—D. José María Aleman.
Colon.—D. Martias Villaverde.
Cerro de S. Antonio.—Sr. Castro Viola.
Medellín.—D. Juan J. Molina.
Mompós.—Sres. Ribou y hermanos.
Pasto.—D. Abel Torres.
Subanaldaga.—D. José Martin Tatis.
Sincelo.—D. Gregorio Blanco.
Barranquilla.—Sres. E. P. Pellet y Compañía.

PERÚ.

Lima.—Sres. Redactores de la Nacion.
Arequipa.—D. Manuel de G. Castresana.
Iquique.—D. Benigno G. Posada.
Puno.—D. Francisco Laudaela.
Tacna.—D. Francisco Calvet.
Trujillo.—Sres. Valle y Castillo.
Callao.—Sres. Colville, Danwson y Compañía.
Arica.—D. Carlos Euler.
Piura.—M. E. de Lapeyrouse y Compañía.

BOLIVIA.

La Paz.—D. José Herrero.
Cobija.—Sres. Aguirre—Zavala y Compañía.
Cochabamba.—Doña Benedicta Reyes de Santos.
Potosí.—D. Adolfo Durrels.
Oruro.—D. José Cárcamo.

CHILE.

Santiago.—D. Augusto Reymond.
Valparaiso.—D. Nicasio Ezquerro.
Copiapó.—Señores Rosello hermanos.
La Serena.—Señores Alfonso hermanos.
Huasco.—D. Juan E. Carneiro.
Concepcion.—D. José M. Serrate.
Santa Ana.—D. José María Vides.

ESTADOS-UNIDOS.

Nueva-York.—M. Echeverría y Compañía.
S. Francisco de California.—M. H. Payot.
Nueva Orleans.—M. Victor Hebert.

PLATA.

Buenos-Aires.—D. Narciso Cepedano.
Catamarca.—D. Mardoqueo Molina.
Córdoba.—D. Pedro Rivas.
Corrientes.—D. Emilio Vigil.
Purand.—D. Cayetano Ripoll.
Rosario.—D. Andrés Gonzalez.
Salta.—D. Sergio Garcia.
Santa Fé.—D. Remigio Perez.
Tucuman.—D. Camilo Caballero.
Guaquaychú.—D. José María Nuñez.
Paysandú.—D. Miguel Horta.
Mercedes.—D. Serafin de Rivas.

BRASIL.

Rio-Janeiro.—D. M. D. Villalba.
Rio grande do Sur.—N. J. Torres Crebuet.

PARAGUAY.

Asuncion.—D. Isidoro Recalde.

URUGUAY.

Montevideo.—Señores A. Barreiro y Compañía.
D. Hipólito Real y Prado.
Salto Oriental.—Señores Morillo y Gozalho.
Colonia de Sacramento.—D. José Murtagh.
Artigas.—D. Santiago Osoro.

GUYANA INGLESA.

Demerara.—MM. Rose Duff y Compañía.

TRINIDAD.

Trinidad.—MM. Gerold etc. Ulrich.